

Zeitschrift:	Annales fribourgeoises
Herausgeber:	Société d'histoire du canton de Fribourg
Band:	12 (1924)
Heft:	2-3
Artikel:	Une relation inédite de la guerre turco-égyptienne de 1839 par Ferdinand Perrier, aude de camp de Soliman Pacha
Autor:	Perrier, Ferdinand
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-817658

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE RELATION INÉDITE DE LA GUERRE
TURCO-ÉGYPTIENNE DE 1839
PAR FERDINAND PERRIER,
AIDE DE CAMP DE SOLIMAN PACHA¹

publiée par K. G. JORDAN

CAMPAGNE DE 1839.
BATAILLE DE NEZIB
Journal de l'aide de camp de Soliman Pacha
[avec pièces et plans minutes].

CHAPITRE PREMIER.

Mouvements des Turcs pendant la révolte des Druses. — Le marchand espion. — Soliman Pacha à Alep. — Grandes manœuvres sous les murs de cette ville. — On en impose aux Turcs. — L'hiver en préparatifs.

Le Hauran était encore en pleine insurrection (*juin et juillet 1838*), que déjà des émissaires de la Porte encourageaient les révoltés en leur promettant de prompts secours et en leur fournant des munitions de guerre. Lorsque le Cheik Druse fut tué à l'entrée du Boghos de Dimas (v. Tome II p. 332) l'on trouva sur son cadavre des papiers importants, qui compromettaient une foule d'individus haut placés. Mais les mécontents étaient nombreux, les circonstances difficiles. Ibrahim jugea qu'il ne pouvait sévir. Aussi, il garda les papiers, sauf à en faire usage plus tard.

Cependant, les troupes ottomanes se concentraient dans les environs de Malatia. Quelle que fut l'intention du Sultan, Ibrahim devait y voir un commencement d'exécution des promesses faites aux révoltés. Si alors le Sultan eut donné à son armée l'ordre d'avancer, c'en était fait peut-être de l'armée et de la puissance de Mehemed-Ali en Syrie. Ibrahim Pacha était trop occupé avec les Druses, pour pouvoir se porter à la rencontre des Turcs. Il eût laissé sur ses derrières le foyer d'une révolte, qui se fût étendue sur tous les points. Le mécontentement des populations Syriennes était déjà général. Il importait donc avant tout d'en finir avec les révoltés d'une manière quelconque, et de se décider même,

¹ Voir l'introduction dans le numéro précédent.

² Juin et juillet 1839.

s'il le fallait, aux plus grands sacrifices. Ibrahim prit son parti en habile politique ; mais il dut lui en coûter d'autant plus qu'il avait une profonde rancune contre les révoltés et de sanglantes représailles à exercer. Il ne s'en était point caché, et avait manifesté ses intentions à cet égard, en arrivant à Damas. Cependant, lorsqu'il eut reçu la nouvelle du rassemblement des troupes ottomanes près de Malatia, il dut changer tout à coup de système. Des mesures vigoureuses et terrifiantes furent prises pour que la nouvelle ne s'en répandît pas. Deux ou trois voyageurs turcs, récemment arrivés à Damas, et qui avaient laissé échapper quelques mots, furent aussitôt arrêtés comme espions et détenus au secret dans le palais même de Schérif-Pacha, soit qu'ils le fussent en effet, soit qu'on prît ce prétexte pour les arrêter.

Déjà avant son départ d'Alep pour le Hauran et au plus fort de l'insurrection druse, Ibrahim Pacha avait conçu quelque inquiétude sur le rassemblement des forces du Sultan. Quelques jours avant son arrivée à Damas, il avait fait partir un instructeur d'artillerie, M. Belfanti, en qui il avait la plus grande confiance, en lui faisant les plus magnifiques promesses, s'il pouvait réussir dans l'épineuse mission qu'il lui confiait.

Sous le costume d'un marchand et muni de sa pacotille, Belfanti devait pénétrer dans le camp turc, savoir quelle était la force de l'armée, ses dispositions et le but de ce rassemblement de troupes, si près des frontières, quand rien ne pouvait y donner lieu, puisque la révolte des Kurdes avait été complètement étouffée peu de temps auparavant. Pour donner le change à l'opinion publique, si quelque chose avait transpiré, Ibrahim Pacha parut plus gai et plus content que jamais.

Tous les soirs, il réunissait ses généraux et ses colonels. Les festins ou les danses devinrent journaliers. Il ne s'était ouvert de sa position qu'à Soliman-Pacha, et encore parce que la nécessité l'y contraignait. Ce fut dans la nuit du 19 juin où il avait failli être pris par les Druses que, pour la première fois, il lui fit part de ses inquiétudes. On agita un moment la question, si l'un de deux généraux se porterait immédiatement à Alep avec un corps d'observation ; mais cette démarche eût pu devenir funeste. Elle éclairait l'opinion publique sur ce qui se passait et donnait un nouveau courage aux révoltés par l'espoir d'être promptement secourus et de voir s'effectuer une puissante diversion.

Ibrahim affectait donc la plus entière sécurité ; mais il changea complètement de système à l'égard des rebelles.

La clémence la plus entière succéda à ses projets de destruction et de vengeance. Cette douceur et cette clémence durent étonner ceux qui n'en connaissaient pas la cause. Le Pacha affecta de répéter en public que chaque Druse, qu'il mettait à mort, était un bon

agriculteur de moins dans le Hauran, et que tous ses efforts tendraient désormais à pacifier, au prix même des plus grands sacrifices ; il ne voulait considérer que les intérêts de son père, car telles étaient, disait-il, les nouvelles instructions qu'il en avait reçues. Peu à peu ces bruits s'accréditèrent dans l'opinion publique. La conduite du Pacha semblait changée. Il avait ainsi préparé les voies à l'accommodement qu'il devait le premier proposer aux révoltés. Cependant, il marcha contre eux et frappa les grands coups de Yanta et de Schobba¹. La nécessité l'y contraignait et là encore on peut remarquer un de ces rares bonheurs, si fréquents dans la vie d'Ibrahim-Pacha et dus au hasard bien plus qu'aux combinaisons. Après avoir ainsi terrifié les révoltés, il put sans crainte d'être taxé de faiblesse, user largement de clémence.

Les Druses céderent et Ibrahim Pacha tint religieusement les promesses qu'il leur avait faites. Mais il s'était ménagé les ressources de la trahison, et le chef révolté Schublé Arrian avait été séduit. D'héroïque et acharné défenseur de la cause des Druses, il passa au rôle de traître, entraîné par l'appât de l'or et des promesses du Pacha.

Libre alors de ce côté, bien assuré que la Syrie serait tranquille pour quelques temps, Ibrahim tourna ses vues du côté des Turcs, qui se massaient toujours près des frontières. Il ne précipita rien, mais agit avec prudence et réflexion. Sa présence était nécessaire pour tout terminer dans le Hauran. Soliman Pacha partit aussitôt pour Alep, avec un corps d'observation de huit régiments d'infanterie et quatre de cavalerie, sous le prétexte d'exécuter de grandes manœuvres dans la plaine d'Alep pour l'instruction des troupes, mais en réalité pour en imposer aux Turcs, en se tenant sur ses gardes, et surtout pour détromper le public qui avait encore exagéré de beaucoup les pertes énormes faites dans la guerre du Hauran. On choisit les régiments qui avaient le moins souffert. Les dépôts d'habillement de chaque corps furent dirigés sur Alep. On compléta, autant qu'il fut possible, tous les régiments, qui purent présenter encore sous les armes un actif imposant, que Soliman Pacha sut exagérer habilement, aux yeux peu militaires des habitants d'Alep, consuls ou nationaux.

A ce sujet, je ne puis me dispenser de dire, qu'il serait bon que les consuls européens de Syrie, ou au moins quelques uns d'entre eux fussent choisis parmi d'anciens militaires. Quoique les principales affaires qu'ils ont à traiter soient des affaires de commerce, leur position les met à même de donner quelques renseignements importants que le manque absolu de connaissances militaires rendent plus souvent faux ou incomplets.

¹ Tome II 1838, guerre du Hauran, p. 390 etc.

La tenue des troupes était belle et les effets, neufs. Soliman Pacha s'appliqua surtout à les faire paraître avec avantage. Tous les régiments, disséminés par bataillons ou détachements dans la ville, en sortaient par le flanc et venaient se masser par régiments en colonne à distance de peloton, dans la plaine au-dessous de Cheik Jabrac. Le général formait aussitôt quatre régiments surnuméraires avec les deuxièmes rangs des pelotons commandés par les Kaïmacans ou Lieutenants-Colonels. Les habitants ne pouvaient connaître le nombre de troupes qui étaient cantonnées dans la ville ou dans les carrières des environs, et ils étaient sur-



FERDINAND PERRIER
1812—1882

pris de la forêt de bayonnettes qu'ils voyaient tout à coup dans la plaine. Les manœuvres exécutées étaient les dix ordres de bataille, indiqués par Jomini, mais d'après le système de déploiement de Soliman Pacha.

Les troupes arrivaient sur la ligne de bataille sur cinq colonnes à distance entière, chaque colonne comprenant partie des trois lignes à déployer, les trois colonnes du centre, infanterie ; les deux colonnes des ailes, cavalerie. L'artillerie était répartie à la queue et sur le flanc des colonnes en marche.

Le coup était porté dans l'opinion publique. Ibrahim avait réussi, pour me servir de l'expression vulgaire, à jeter de la poudre aux yeux de tous, en présentant un corps assez imposant, bien

Nous exprimons nos remerciements à M^{me} Perrier qui a eu l'extrême obligeance de nous confier cette photographie de son père. La Rédaction.

tenu et manœuvrant passablement, au moment même où l'on disait son armée désorganisée et anéantie par tant d'échecs et de pertes consécutives dans la guerre du Hauran. L'opinion réagit en sens contraire et l'on exagéra énormément ses ressources comme l'on avait exagéré ses pertes.

Les Turcs ne firent aucun mouvement prononcé. La saison des pluies arriva et Ibrahim put être tranquille pour le moment ; car il y a impossibilité d'entreprendre une campagne dans ce pays pendant l'hiver. Le transport de l'artillerie et la marche de la cavalerie sont impossibles, les chemins étant inondés, enfouis et absolument impraticables, jusqu'au mois de mai.

La guerre parut donc ajournée au printemps et Ibrahim Pacha put prendre ses précautions et réunir pendant quatre ou cinq mois tous les approvisionnements jugés nécessaires pour la campagne qui allait s'ouvrir et qui n'était l'objet d'un doute pour personne en Syrie, d'après les immenses préparatifs qui se faisaient. L'armée égyptienne rentra dans ses cantonnements et Soliman Pacha alla passer l'hiver à Seyde dans ses propriétés auprès de sa famille.

CHAPITRE II.

Portrait d'Ibrahim Pacha, ses qualités, ses défauts. — Portrait de Soliman Pacha. — Leur position vis-à-vis l'un de l'autre peu connue jusqu'ici. — Quelques détails sur l'armée égyptienne. — Son instruction, son organisation.

Avant de commencer le récit des opérations de la campagne, il est bon de jeter un coup d'œil général sur l'armée égyptienne, mais surtout sur les deux hommes qui sont de fait à la tête de ces troupes et auxquels Mehemed-Ali doit ses victoires et sa puissance. Leur position respective peut être résumée en deux mots. Quoique éléments disparates, Ibrahim et Soliman Pacha forment à eux deux une unité puissante. Isolé l'un de l'autre, il devient plus difficile à chacun d'agir et de réussir dans des entreprises importantes.

Ibrahim Pacha est la force et la puissance de l'armée. La terreur de son nom, un prestige qui éblouit les Arabes, retient les hommes dans les rangs bien plus que l'attachement et le dévouement, sentiments à peu près inconnus à ces peuples. Ils craignent, redoutent Ibrahim qu'ils n'aiment point ; mais ils lui obéissent parce qu'ils le respectent extraordinairement, et que ce Pacha est pour eux la dernière personnification de la force, de la grandeur, du courage et de la puissance. Du reste, ce prince, si mal jugé en Europe sous quelques rapports, est grandement organisé pour commander aux hommes de l'Orient. Un courage

brillant, une force de corps prodigieuse, une incroyable activité, un bonheur inouï dans les périls les plus imminents, une grande finesse, beaucoup de ruse, un calme et un sang-froid admirable dans les dangers, l'art de dissimuler ce qu'il éprouve et une force étonnante sur lui-même, voilà les brillantes qualités d'Ibrahim Pacha, qui a aussi tous les défauts de ses qualités. Quelquefois téméraire, souvent irréfléchi dans son premier mouvement, ordinairement d'une avarice sordide, dur, cruel même, lorsque sa politique ne lui commande pas la clémence ou qu'il ne craint point de heurter l'opinion des Européens, qu'il redoute, toujours d'un orgueil immense, qui n'écoute que difficilement les avis et les conseils, à moins qu'il ne se trouve dans une position difficile et décisive, prodiguant les promesses dans les moments critiques et les oubliant ensuite en riant de la simplicité de ceux qu'il a trompés. Voilà Ibrahim Pacha, l'homme des contrastes et des extrémités. Lorsqu'il est gai, sa physionomie offre les traits du calme, de la bonté, mais au moindre froncement de sourcils, sa figure prend brusquement une expression effroyable de férocité, d'ironie. La plus petite cause, la plus légère contrariété suffit pour opérer ce changement en lui. C'est alors la tête d'un tigre sur le corps d'un taureau. Un signe de mécontentement fait trembler tout ce qui l'entoure. Sa voix est tour à tour tonnante, éclatante et sourde ; parfois elle ressemble au rugissement du lion. C'est du reste la plus belle voix de commandement que l'on puisse entendre. Bien peu des siens l'approchent sans être intimidés, mais tous subissent complètement son ascendant et son influence où son individualité a plus de part encore que son rang et sa puissance. Il tire fort bien parti des hommes ; il les flatte, les caresse s'il le faut. Il sait encourager ses troupes, leur faire affronter avec intrépidité le péril sous ses yeux. Sa présence est toute puissante au feu. Il exploite mieux que personne le peu de ressources que le pays lui présente en campagne. S'il pressure, s'il ruine quelquefois, ce n'est que parce qu'il y est contraint par la nécessité, mais du moins il sait le faire avec plus de modération et en obtient de plus grands résultats que ses lieutenants. Dans un pays qui n'a aucune administration, aucune branche de service organisé, Ibrahim tire tout de sa tête, fait tout par lui-même, et la confiance renaît lorsqu'il paraît. Sans doute, il se sert aussi de moyens petits et qui tiennent du charlatanisme, afin d'augmenter cette confiance de son armée en lui. Il cherche le résultat : c'est tout ce qu'il demande. C'est ainsi qu'au siège de Halil (Hebron) contre les révoltés de la Palestine en 1834, on l'a vu, assurer ses soldats, secouer sa ceinture sous une fusillade meurtrière, qui abattait tout à ses côtés, et faire tomber une poignée de balles, qui n'avaient pu le blesser [Tome II p. 284, note 9]. Ainsi les Arabes assurèrent qu'il avait un « Hed-

jap » [talisman, amulette] précieux et qu'il était préservé de toute atteinte par un pouvoir invisible. On l'appela alors « Abou Halil » [Père d'Hebron] et depuis cette époque jamais on ne pourrait faire croire à un Arabe Syrien, qu'Ibrahim soit vulnérable, tant ils sont fermement persuadés qu'il est sous la protection d'un pouvoir mystérieux ou d'un génie invisible qui ne le quitte jamais, attiré par la force des conjurations de l'amulette.

Ibrahim Pacha n'est point étranger, ainsi que je l'ai dit [T. II, p. 158] à la pénurie des vivres qui règne dans un camp où il n'est pas présent. Dès qu'il arrive, l'abondance renaît et le soldat mieux nourri alors dit hautement qu'Abou Halil a soin de sa troupe.

Du reste Ibrahim Pacha affecte de paraître beaucoup plus complètement étranger aux vastes opérations de la guerre qu'il ne l'est réellement. Sans doute, il ne comprendra pas fort bien un plan de campagne avec toutes les combinaisons de la stratégie et de la tactique. Mener de front ses troupes devant l'ennemi, sabrer au premier rang, comme il le faisait autrefois, conduire des bandes nombreuses de cavalerie irrégulière, encourager ses soldats, hâcher de sa main ceux qu'il ne peut réussir à ramener ; voilà comment il comprend la guerre, voilà comment il voudrait toujours pouvoir la faire. Alors il est tout à la fois le plus vaillant soldat de son armée et le premier général de l'Orient. Mais la conscience instinctive de son infériorité comme général européen, comme tacticien, fait qu'il semble quelquefois mépriser le système des guerres européennes et dédaigner de s'y appliquer. Ainsi au milieu des grandes manœuvres, exécutées à Alep, Ibrahim avait l'air distrait et préoccupé d'autre chose. Un lièvre venait-il à se lever sous ses pieds, Ibrahim s'élançait à sa poursuite avec toute sa suite. Tout cela par calcul, comme s'il dédaignait cette science théorique des évolutions, qu'il apprécie cependant et connaît mieux qu'il ne veut en avoir l'air. Si on lui présente un plan de manœuvre ou de fortification, il le retourne à rebours comme avec intention, mais l'instant d'après, il fera ses observations et rit de bon cœur s'il y trouve une faute ou une erreur. Les aides de camp de Soliman lui ménageaient toujours ce petit plaisir. C'était une manière de le flatter.

Après avoir parlé d'Ibrahim comme général, malgré toutes les biographies qui ont déjà paru, je dirai deux mots sur sa personne, car j'ai vu ce prince de très près pendant les dernières campagnes, mon service m'appelant fort souvent auprès de lui.

Ibrahim Pacha est bien réellement le fils de Mehemed-Ali et non son fils adoptif, comme on l'a cru pendant longtemps. Mehemed épousa, à l'âge de 17 ans, une jeune fille de Cavala, sa ville natale. Ibrahim naquit de ce mariage en 1789. Il a donc aujourd'hui 52 ans. Mais les fatigues de la guerre et les excès de sa jeu-

nesse ont fait blanchir avant l'âge ses cheveux et les quelques poils de sa barbe et de ses moustaches, autrefois d'un blond sale et cendré. Sa taille est peu élevée, plutôt petite ; sa corpulence très grande et son visage gravé de petite vérole. Sa figure est quelque peu allongée, ses yeux petits et d'un gris foncé ont une expression qui change à chaque instant. Sa tête semble sortir brusquement et sans cou de ses larges épaules. Enfin, dans toute sa personne, il semble qu'on lui trouve une certaine similitude avec les formes du lion.

C'est à tort qu'on l'a accusé d'être féroce, sanguinaire et impitoyable seulement pour le plaisir de verser du sang. Il est, il est vrai, inflexiblement sévère, par une nécessité de sa position, des moeurs du pays et du caractère des arabes.

Comme Ibrahim est la force et la puissance de l'armée, ainsi Soliman Pacha en est l'âme et l'inspiration, inspiration grande, féconde en résultats, surtout si Ibrahim est présent et que la responsabilité personnelle n'arrête point l'essor des opérations de Soliman Pacha.

Riche d'une expérience consommée de la guerre et d'une parfaite connaissance des manœuvres, acquises en Egypte, puisque Soliman Pacha n'a pas occupé en Europe de grades très supérieurs, il est le seul général égyptien qui puisse diriger une armée et la conduire sur un champ de bataille. Quatre fois déjà, en bataille rangée, il a fixé la victoire sous les drapeaux d'Ibrahim. Sans contredit un des premiers généraux manœuvriers de l'époque, Soliman Pacha a fait aussi de profondes études sur l'art militaire et les hautes combinaisons de la stratégie ; puis l'habitude de manier les troupes, de les faire manœuvrer sur toute espèce de terrains, lui a donné un coup d'œil prompt et sûr et beaucoup d'aplomb. Sur un champ de bataille, il est magnifique de sang-froid, de gaîté et de confiance en ses talents.

Malheureusement, il n'a pas, à beaucoup près, sur l'armée, une action, une influence égale à celle d'Ibrahim. Dans le moment du danger, la veille d'un combat, il a bien toute la confiance, parce que les connaissances supérieures prennent toujours de l'empire dans de pareilles occasions. Hors de là, Soliman Pacha a toujours quelque chose d'étranger, de chrétien. C'est une tache originelle, qu'il n'a pu effacer encore, même en revêtant les formes musulmanes, et en s'identifiant autant que possible aux mœurs du pays. Les chefs turcs lui obéissent, parce que lui seul peut commander et diriger ; ils lui obéissent aussi par la crainte d'Ibrahim, mais la jalousie, qu'il leur inspire, quoique cachée sous les formes extérieures du respect, n'en est pas moins forte.

Au reste, par un excès de cette défiance innée chez les Turcs,

Ibrahim Pacha a toujours eu la politique de l'éloigner de l'armée, de combattre l'influence qu'il supposait Soliman Pacha en état de prendre. Quoique son noble caractère d'ancien officier de l'Empereur soit incapable jamais de trahison, Ibrahim l'entoure cependant d'un habile système d'espionnage ; puis pour relever ce que cette position a de peu noble en réalité, il lui donne des titres retentissants, l'amuse de futurs projets de mariage entre ses enfants et ceux de Soliman Pacha.

On s'est énormément trompé en Europe, lorsqu'on a dit et répété, qu'Ibrahim cérait quelquefois à un sentiment de jalousie furieuse. Ces deux hommes sentent trop bien qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre et qu'à eux deux, ils sont le complément d'un seul général ; Ibrahim comme force et exécution, Soliman comme inspiration. Ce dernier a été nommé Major-général de l'armée. C'est un titre retentissant et presque sans fonctions ; car dans le fait, dès que le moment du danger est passé, Soliman Pacha est éloigné de l'armée sous mille prétextes et chargé de fonctions tout à fait différentes. En deux mots, le Major-général, après avoir créé et instruit le Nizam, dont les soldats l'appellent le père (Abou-Nizam) n'est maintenant, excepté un jour de bataille, presque plus rien à l'armée, sinon le premier instructeur, et n'a ni volonté, ni commandement, ni influence aucune, occupé qu'il est à d'autres fonctions. Dans les moments difficiles et périlleux, dans les campagnes décisives, il se redresse de toute la supériorité du talent, des connaissances. Tous alors, depuis le dernier soldat jusqu'à Ibrahim Pacha lui-même, tous lisent et cherchent à deviner dans ses yeux ce qu'ils ont à faire pour l'exécuter en tout point. La bataille est-elle gagnée, Soliman Pacha n'a rien acquis que plus de gloire, et quelques flatteries, que sa modestie repousse.

Cet état de choses doit être imputé en grande partie au caractère même de Soliman, qui subit trop l'influence et l'ascendant d'Ibrahim Pacha, et par un excès de délicatesse laisse trop exagérer à ce dernier son pouvoir sur l'armée. C'est à tel point que dans les actes d'Ibrahim, on pourrait croire qu'il a l'intime conviction que Soliman ne pourrait faire de grandes choses, s'il était livré à lui-même.

Je passe à quelques considérations sur l'armée égyptienne et son organisation. Ce sujet du reste sera traité plus amplement.

L'armée régulière égyptienne se composait au commencement de 1839 de 35 régiments d'infanterie, 15 de cavalerie, et 5 d'artillerie, dont 2 à cheval et 3 à pied. Chaque régiment d'infanterie est formé de 4 bataillons, chacun de 800 hommes en grand complet. L'effectif d'un régiment, y compris le grand et le petit état-major et les divers employés qui y sont attachés, présente un total de 3342

hommes. Les régiments N° 30, 31, 32 et la plus grande partie du 33^{me} sont formés de borgnes, d'individus qui se sont mutilés volontairement pour échapper à la conscription. La pénurie d'hommes a forcé Ibrahim à enrôler ces soldats, d'abord parce qu'il fallait des hommes à tout prix et que, ensuite des pertes éprouvées dans le Hauran, il n'existe que les cadres des N° 33, 34 et 35, puis, parce que cette mesure empêcherait à l'avenir les mutilations volontaires qui devenaient de plus en plus nombreuses et augmentaient chaque jour dans une progression effrayante. Le projet était cependant de former des régiments de pionniers de tous ces soldats mutilés, aussitôt que la paix solidement établie permettrait de licencier une partie de l'armée. La force totale de l'infanterie est donc réputée de 112 000 à 115 000 hommes, mais l'effectif des hommes présents sous les armes ne dépasse pas 100 000. Il est rare qu'un jour de marche, un régiment puisse mettre sous les armes plus de 2700 combattants.

L'instruction de ces divers régiments est peu solide, parce que les Turcs croient être arrivés au maximum de la science. Cependant, dans aucune armée européenne peut-être, les officiers ne connaissaient aussi parfaitement leur théorie que dans l'armée égyptienne, mais, sur le terrain, ils manquent de coup d'œil et se contentent du résultat approché. L'instruction fondamentale du soldat est assez imparfaite.

La cavalerie se compose de 15 régiments, de 6 escadrons ou 800 chevaux par régiment. Le nombre des chevaux est ordinairement au grand complet et la cavalerie compte à peu près 12 000 hommes d'une instruction de beaucoup supérieure à celle de l'infanterie. Aucun Etat de l'Europe ne possède une cavalerie aussi bien montée, car la plupart des chevaux de troupe seraient d'un assez haut prix en Europe. Tous ces régiments de cavalerie ont la lance, moins le 10^{me} qui a reçu le fusil de dragon, et le régiment de cuirassiers, armé du sabre droit.

L'artillerie est composée de 3 régiments à pied de 12 batteries, et de 2 régiments à cheval de 6 batteries chacun. Excepté quelques batteries à cheval, fort bien montées, les attelages sont en général assez médiocres. L'instruction théorique est très mince, l'instruction pratique est de beaucoup supérieure. Les artilleurs ont beaucoup de prestesse et une assez grande justesse dans le tir ; mais il y a un défaut absolu de soins pour les attelages et peu d'officiers du train capables pour la conduite des pièces. Ces officiers du train manquent d'instruction et d'habitude ; aussi, après quelques jours de marche on a toujours un grand nombre de chevaux blessés. Par ces raisons, ajoutées à la chaleur du climat et au mauvais état ou plutôt au manque complet de routes carrossables, les affûts et les caissons se détériorent avec la plus grande facilité.

Cependant, un jour de bataille, l'artillerie rend de grands services et peut passer pour une bonne arme de l'armée égyptienne. Il est vrai qu'elle a un vice d'organisation extrêmement grave ; mais comme elle n'a eu affaire jusqu'ici qu'à l'artillerie des Turcs, il a été impossible de démontrer ce vice à Ibrahim Pacha.

Ce vice radical d'organisation tient à la composition des batteries, qui sont formées de pièces de différentes époques et de différents calibres. De ce bizarre amalgame de pièces de gros et de petit calibres, d'obusiers, de canons, de licornes, il résulte une foule d'inconvénients, qu'on n'a pu encore faire apprécier à Ibrahim, ainsi une mobilité plus ou moins grande dans la marche de chaque batterie, de chaque colonne, l'inefficacité du tir de plusieurs pièces, la confusion dans le service et l'approvisionnement des pièces en un jour de bataille, mais surtout point de réserve ou de batterie spéciale d'obusiers.

Il n'existe point de corps de génie, car il serait ridicule d'appeler de ce nom quelques compagnies d'ouvriers mineurs et sapeurs. Point d'équipages de pont dans un pays, comme la Syrie, aussi fréquemment coupé de rivières, de torrents impétueux. Point d'ingénieurs, ni de géographes. Quand l'armée est en marche, elle ne se dirige que sur les renseignements des paysans, le plus souvent faux et trompeurs. L'administration des vivres est pitoyable de désordre et de rapines. Les moyens de transport manquent complètement au gouvernement égyptien et tout se fait par réquisition. Cette ressource est extrêmement précaire et dans chaque village où passe l'armée on est forcé d'enlever toutes les bêtes de somme, chameaux, chevaux, mulets et ânes, pour le transport des approvisionnements de l'armée.

CHAPITRE III.

Soliman Pacha à Alep. — Armée turque. — Quelques lignes sur le général en chef ottoman. — Sa biographie. — Reschid Bey, chef d'état-major des Turcs. — Intrigues, marches, corvées. Les armées sont en présence.

Vers le mois de février (ou Zilhedge) Soliman Pacha était à Acre pour terminer les graves différends survenus avec les négociants européens, lorsqu'il reçut d'Ibrahim l'ordre de se rendre immédiatement à Alep. Il partit aussitôt d'Acre, rencontra Ibrahim Pacha à Hamah, où il s'arrêta quelques temps et arriva à Alep au commencement d'avril. Les régiments égyptiens d'infanterie se disposaient à se mettre en marche pour cette ville, ceux de cavalerie avaient encore tous leurs chevaux au vert. Ibrahim Pacha paraissait être dans la plus parfaite sécurité. En même temps, Mehemed-Ali, par une habile politique, s'occupait des

mines d'or du Fasoglu, sur les limites les plus reculées de ses Etats. Il évitait ainsi l'obsession des consuls européens, au sujet de ce qui allait avoir lieu, et dans les circonstances présentes son éloignement et sa sécurité étaient surtout pour les populations un signe certain de force. La tranquillité d'Ibrahim avait aussi son motif. Les troupes ottomanes se disposaient bien à franchir le Taurus, mais ce prince savait qu'elles ne pourraient entreprendre aucun mouvement offensif avant la fin du mois de Séfer, par l'effet d'une superstition particulière aux Musulmans et que les chefs doivent respecter. Ils sont convaincus, que dans ce mois, l'on ne peut point vaincre et que les soldats refuseraient de se battre, car il n'y a aucun exemple de victoires remportées dans ce mois néfaste.

L'armée ottomane était à Malatia. C'était l'armée la plus belle, la plus forte et la mieux disciplinée, que les Turcs aient eu depuis l'organisation de troupes régulières. Des approvisionnements considérables avaient été faits à Malatia, à Diaberkir. L'hiver avait été rude à Malatia et les troupes turques avaient considérablement souffert du froid et des maladies.

Hafiz Pacha, Circassien de naissance, récemment nommé Séraskier Pacha de l'armée d'Asie, avait dû ce grade à ses succès sur les Kurdes révoltés. Ce général, né en 1796, est issu d'une des familles les plus puissantes parmi celles qui habitent le revers septentrional du Caucase. Il reçut dans son pays une éducation soignée. Appliqué à l'étude, il connaissait à l'âge de 17 ans, les langues turque, arabe et persane. A cet âge encore, ayant récité par cœur, d'un bout à l'autre, le Koran en entier, devant une assemblée de docteurs, ceux-ci lui décernèrent un des plus beaux titres qu'un Musulman puisse ambitionner, celui de « Hafiz » qui signifie homme sachant de mémoire.

Hafiz entra au service du Sultan, à l'âge de 18 ans, dans le corps des « capidjis », dont il devint bientôt un des officiers supérieurs. Lors de la formation des troupes régulières, il demanda son admission comme simple soldat, dans un régiment de cavalerie. Son avancement fut rapide. A l'époque de la dernière guerre entre la Sublime Porte et la Russie, il était lieutenant-colonel de cavalerie.

Après cette campagne, où il fut blessé, Hafiz parvint successivement aux grades de général de brigade et de général de division. Choisi par son souverain pour aller mettre fin aux troubles de l'Albanie et ayant pleinement réussi dans sa mission, il fut nommé gouverneur de Sivas.

Plus tard, Mahmoud le désigna pour commander les troupes destinées à réprimer l'insurrection du Kurdistan. Hafiz Pacha déploya dans cette campagne beaucoup de bravoure et d'habileté. Après

quelques défaites sanglantes, les Kurdes rentrèrent dans l'obéissance. Ces succès lui valurent la grande décoration du « Nicham Iftichar » en brillants et sa promotion au grade de Seraskier-Pacha de l'armée d'Asie. Mais tous ces honneurs ne constituaient pas le général et il y avait loin entre le commandement d'une armée destinée à étouffer une révolte et celui d'une expédition dont le non succès pouvait entraîner de funestes conséquences pour l'empire Ottoman. On crut remédier à tout en adjoignant à Hafiz Pacha des officiers étrangers du plus grand mérite, prussiens pour la plupart, tels que MM. de Mühlbach, de Moltke et quelques autres, dans la conviction que le général en chef écouterait leurs conseils. Il y a vraiment illusion complète à penser qu'un Turc ou plutôt un musulman haut placé puisse se déterminer à suivre la direction ou écouter l'avis d'un inférieur, surtout si celui-ci est franc ou chrétien. C'est moins au caractère des individus qu'il faut s'en prendre à cet égard qu'aux mœurs engrainées et aux vieux préjugés de la nation musulmane-turque et à la nature de ses institutions.

Hafiz-Pacha, de sa personne, est d'une bravoure à toute épreuve ; il est plein d'aménité, d'affabilité pour les étrangers, de bonté et de bienveillance pour tous indistinctement. Il n'a presque aucun des vices si ordinaires aux hommes de sa race, lorsqu'ils sont parvenus à des postes éminents. Libéral même, d'une générosité grande et magnifique, il a en même temps le caractère doux, humain et répugne à verser le sang. Ce Pacha était adoré dans son gouvernement de Sivas ; inaccessible à la cupidité, il l'est moins à l'intrigue et l'on prétend qu'il est quelque fois très facile d'abuser de son caractère noble et confiant. Hafiz Pacha est de taille moyenne, mais bien prise ; il a les yeux grands, vifs et noirs. La figure a une expression pleine de dignité et de grandeur. Sa barbe est noire et touffue. Il a dans ses manières et dans toute sa démarche, avec quelque chose de gracieux, ce calme imposant qu'on retrouve chez presque tous les Turcs en dignité.

Le train de sa maison était encore tout à fait dans l'ancien luxe asiatique. 800 individus mangeaient des cuisines du Pacha qui trainait à sa suite un personnel immense de domestiques et d'esclaves.

Parmi les officiers turcs qui étaient à l'armée, l'on comptait quelques hommes des moyens et d'instruction. Plusieurs avaient fait leur éducation en Europe. En première ligne se trouvait Mehemed Reschid-Bey, plus tard devenu Pacha de Tophana et directeur du matériel d'artillerie.

Favori du Grand Visir, Kosrew Pacha, et de Saïd Pacha, gendre du Sultan, auxquels il devait son élévation, quoique jeune encore, Reschid Bey avait fait son éducation en France. Après y

avoir suivi avec distinction des cours de plusieurs écoles militaires spéciales, il n'était revenu en Turquie qu'avec le désir d'être utile à son pays et de contribuer au mouvement de progrès et de civilisation, que Mahmoud commençait à imprimer à ses Etats. Kossrew Pacha le présenta au Sultan à son retour de France et il fut nommé chef d'état-major à l'armée d'Asie qu'il rejoignit à Malatia. Le favori du Visir, qui ne manquait pas d'instruction et de connaissances militaires, fut vu avec jalousie par plusieurs généraux turcs, auxquels il portait ombrage. Tout en ayant l'air de l'accueillir avec distinction et amitié, ils s'unirent pour le perdre dans l'esprit d'Hafiz Pacha, auquel ils réussirent à persuader que c'était un espion du « Sadri-Hazem » (Grand Visir), placé auprès de lui pour surveiller sa conduite et en rendre compte. Hafiz-Pacha fut trop accessible à ces intrigues, et au lieu de profiter des connaissances et des talents de cet officier, il chercha à l'éloigner comme un hôte incommoder et dangereux. Ainsi, au moment où l'armée allait quitter son cantonnement de Malatia, Mehemed-Reschid-Bey y fut laissé comme Hostalar Agassi, c'est-à-dire directeur des ambulances et chargé de l'administration des hôpitaux, emploi tout à fait indigne de lui. Reschid Bey fut sensible à cet affront. Il s'en plaignit amèrement à Saïd Pacha en termes assez durs pour le général en chef.

L'armée turque était répartie en Asie Mineure sur divers points, et pouvait s'élever à près de 80 000 hommes avec environ 300 pièces de canon. Dans le nombre de ces troupes, l'on devait compter plusieurs régiments de « Rédifs » ou gardes nationales peu disciplinées, manœuvrant mal, fort mal armées et encore plus mal vêtues. C'était une grande faute d'employer de telles troupes sur le moral desquelles il y avait peu à compter, dans une guerre, qui devait être décisive pour l'empire Ottoman.

Les forces ottomanes étaient réparties en Asie, ainsi qu'il suit :

Izzed Mehemed Pacha à Angorah :	12 000 hommes, 4 batteries
Hadji Ali Pacha à Koniah :	20 000 » 10 »
Hafiz Pacha à Malatia :	42 000 » 24 »
Osman Pacha à Kaisarieh :	5 600 » 2 »
» » à Sueverek :	5 600 »
Ali Bey à Orfa :	
» à Diarbekir	
» à Erzeroun	
	en marche
	7 500 » 12 »
Total	87 100 hommes, 52 batteries

Ainsi l'on pouvait facilement compter la force de l'armée ottomane à 80 000 hommes et 300 pièces de canon. L'armée turque s'ébranla le 29 Moharrem (12 avril) pour franchir le Taurus. L'on

avait travaillé quelques jours auparavant à tracer un chemin pour l'artillerie et les caissons de munitions. Cette armée avait déjà éprouvé des pertes cruelles pendant l'hiver ; cette longue marche à travers un pays presque désert et dans des routes difficiles et inondées fut extrêmement pénible et augmenta les pertes et le nombre des malades. Ce mal ne fut pas cependant aussi grave qu'on l'annonçait alors.

Ibrahim Pacha était toujours à Alep dans la plus entière sécurité et une inaction complète. Il était bien assuré d'être prêt lorsque les hostilités seraient sur le point de commencer. Les diplomates de l'Europe avaient l'air de s'agiter à Constantinople pour éviter le conflit. Mais le sultan Mahmoud et le Divan étaient bien décidés à tromper les agents européens jusqu'au bout, et convaincus qu'ils le pourraient. La duplicité des Turcs et leur système de temporisation déjoue toutes les ruses et les finesse diplomatiques.

Peu à peu et sans précipitation, l'armée égyptienne se concentrait à Alep. On se récriait, chaque jour on apportait la nouvelle que les Turcs allaient arriver, qu'ils se disposaient déjà même à passer l'Euphrate. Malgré les clamours et les nouvelles menaçantes, qu'on débitait de toutes parts, Ibrahim laissait parler et ne faisait aucun mouvement. On admirait alors hautement sa modération. Tous les jours, il réunissait dans son palais les généraux et les colonels de son armée, et là, en sa présence, Soliman Pacha leur faisait la théorie, préparait des ordres de marche, de bataille et de campement, qu'on exécutait ensuite le jour suivant dans la plaine d'Alep.

Le commerce de transit et le passage des caravanes entre l'Asie-Mineure et la Syrie avaient été entièrement suspendus. Hafiz Pacha, le premier, avait pris l'initiative. Soliman Pacha agit de même, et les journaux reproduisirent la circulaire adressée aux consuls d'Alep pour leur en faire la notification.

Bientôt l'on apprit que les Turcs traversaient l'Euphrate à Bir-Edjik et commençaient à établir un camp retranché sur la rive droite et dans une position formidable. Le projet d'agression semblait évident et Ibrahim rugissait de joie en voyant s'approcher l'ennemi. Cependant, d'après le conseil de Soliman Pacha, il témoignait devant les Européens qu'il croyait peu probables des hostilités ouvertes et déclarées. Il écrivit d'Alep une première lettre au Séraskier Hafiz Pacha, sous l'inspiration de Soliman Pacha.

La réponse du général turc fut qu'il n'avait aucune instruction d'agir, mais son armée ayant beaucoup souffert des maladies à Malatia, il avait dû transporter son camp par mesure de salubrité aux bords de l'Euphrate, qu'il restait sur le territoire du Sultan, et Ibrahim Pacha, disait-il, ne pouvait pas s'en étonner,

lui qui avait fait pousser des reconnaissances militaires par les bédouins sur le territoire même de S. H.¹ à Ourool.

Les Turcs mirent plus d'un mois à effectuer le passage de l'Euphrate. Ils avaient réuni quelques gros bateaux ou bacs pour le transport de leur artillerie. Une grande partie du plus gros calibre avait descendu l'Euphrate depuis Romhalah. La forme de ces bateaux ou bacs est fort singulière. Ils représentent exactement une babouche des Turcs, si je puis me servir de cette comparaison. [En marge : soulier en forme de pantoufle à pointe recourbée. Même forme que celle des bateaux sur l'Euphrate au temps d'Hérodote, voir Hérod.] L'avant en est fort élevé et terminé en pointe aiguë, l'arrière au contraire fort bas et à peine à 18 pouces au-dessus de l'eau. Les bordages et les varangues vont toujours en diminuant de l'avant à l'arrière. On conduit ces bateaux à l'aide de longs pieux armés d'une pointe de fer. Ce qui nécessite peut-être cette singulière construction, c'est la forme des rives tantôt escarpées et abruptes, tantôt basses et inclinées. 900 hommes au plus passaient chaque jours sur ces bacs. Il y avait en outre de plus petits ou de légers bateaux plats pour le passage de l'infanterie. La plus grande confusion régna pendant tout le passage. Plusieurs pièces et caissons tombèrent dans le fleuve ; quelques hommes furent noyés.

Pendant que le gros de l'armée continuait à passer, les ingénieurs prussiens faisaient commencer des redoutes formidables sur l'autre rive. Vis-à-vis de Bir-edjik, l'Euphrate fait un arc de 3200 à 3500 mètres de corde. La disposition du terrain était parfaitement convenable à ce genre de fortification. [En marge : redoutes du système Rogniat.] Depuis la rive il s'élevait en pente douce et descendait ensuite en se prolongeant vers la plaine et formant comme un glacis naturel. Une grande redoute fut tracée au milieu de cette corde ; quatre plus petites vers les extrémités de l'arc et presque appuyées à l'Euphrate. Seulement entre la redoute à l'extrême gauche et le fleuve, il pouvait y avoir un espace libre de 50 à 60 mètres. C'était la partie la moins bien défendue. Ces redoutes étaient reliées entre elles par des épaulements et un large fossé pour l'infanterie avec des ouvertures masquées pour favoriser les sorties de cavalerie. Les redoutes furent immédiatement armées de 32 pièces de gros calibre.

Toutes ces dispositions étaient parfaitement entendues et faisaient honneur aux colonels de Moltke et de Muhlbach, officiers de génie extrêmement distingués, qui les avaient dirigées. On verra plus tard, que, si leurs conseils eussent toujours été suivis, Hafiz Pacha n'eût pas essuyé la déroute de Nézib.

¹ S. H. : Sa Hautesse le Sultan,

En arrière de cette ligne fortifiée, était assis le camp turc, enserré entre l'Euphrate et le front fortifié. Plus en arrière et sur l'autre rive, on avait établi un immense dépôt de munitions de guerre, approvisionnement plus que double de celui qui se fait ordinairement pour les plus longues campagnes, car l'on évaluait à 450 coups par pièce les munitions d'artillerie. [En marge : rapport des officiers turcs prisonniers.]

La position de l'armée ottomane était des mieux choisies, stratégiquement. En 3 jours elle pouvait se porter à Alep et décider le soulèvement général de la Syrie. Elle couvrait la seule route qui existe entre Bir-edjik et Malatia, elle avait ses magasins et une partie de ses approvisionnements à Diarbekir, ligne de communication qu'on ne pouvait lui couper. Si, pour prendre l'offensive Ibrahim s'avancait dans la direction d'Adana, il devait s'aventurer dans les défilés du Taurus. En fort peu de temps Hafiz Pacha était sur ses derrières et le refoulait sur Ali Pacha de Koniah qui avait un beau corps d'armée. Toutes les chances de succès étaient pour Hafiz Pacha s'il s'était renfermé dans son camp retranché de Bir-edjik, inattaquable avec des troupes qui ont peu d'élan et qui eussent été foudroyées et peut-être écrasées avant d'arriver à portée de fusil. La bravoure des Turcs est connue, mais abrités par un retranchement, ils sont capables d'une incroyable résistance. Le mois de Sefer s'écoula sans qu'on pût savoir à quoi s'en tenir sur ce qui devait arriver. On répandait en Syrie le bruit que Hafiz Pacha allait s'avancer jusqu'à Alep. Ce bruit fut accrédié par les gens même d'Ibrahim, pour faire ressortir la modération du général égyptien, qui feignait d'attendre qu'il fût attaqué sur son propre territoire. Mais les Turcs agissaient jusque-là avec beaucoup de prudence ; ils tentaient d'essayer une puissante diversion en leur faveur, en soulevant les populations de la Syrie contre la domination d'Ibrahim Pacha.

Un certain Mystic Bey [en marge : fils du fameux Kutchiuk Aly], homme turbulent, très influent et d'une famille considérée fut envoyé à Payas et Missis pour révolutionner ce pays dont il avait été gouverneur deux années auparavant. On le rappela de Constantinople, où il s'était enfui après une première révolte contre Ibrahim, pour exciter une seconde fois les populations des environs à se soulever.

Le général en chef ottoman entretenait encore des correspondances fort actives avec une foule de mécontents ou de traîtres sur tous les points de la Syrie. Un grand nombre de Métualis de Baalbeck s'était révolté sous le commandement de l'Emir Jouad et dévastait la plaine de Hamah et les versants de l'Antiliban. Les populations des bords de l'Oronte et de Djesser Schoghr se

mirent également en pleine insurrection et massacrèrent leur gouverneur et les employés égyptiens. Ibrahim Pacha, qui ne pouvait affaiblir son corps d'armée, envoya Ismaël Bey, gouverneur d'Alep avec quelques Albanais et quelque troupe de cavalerie bédouine. Les montagnards du Djebel Ackar, près de Tripoli, imitèrent l'exemple de leurs voisins ; après avoir égorgé le mustrellein Osman-Ali-Aaga, vénérable vieillard à barbe blanche, et insulté son cadavre, ils enlevèrent la caisse du miri et se répandirent dans la montagne pour se livrer au brigandage. Des individus qu'Ibrahim Pacha croyait dévoués et d'une fidélité à toute épreuve, instruisaient secrètement le général turc des dispositions des Syriens. Ali-Aga-Kasneh-Kiatib était le chef des mécontents de Damas et correspondait directement avec Hafiz Pacha. Sa correspondance tomba entre les mains d'Ibrahim qui la tint secrète et le laissa continuer. La campagne finie, il lui fit trancher la tête.

Le Hauran se peuplait de nouveau de révoltés. Les autres populations de la Syrie attendaient le dénouement, ou au moins un fait saillant, pour prendre un parti et se déclarer. Les prévisions et surtout les vœux des Syriens étaient en faveur des Turcs. Le général égyptien ne se faisait certainement pas illusion sur la fermentation qui régnait en Syrie ; il attendait avec impatience l'occasion d'agir, mais il n'avait garde de morceler ses forces, il tenait toute son armée concentrée et sous la main, sans s'appliquer à réprimer les révoltes partielles. La victoire devait les étouffer.

Chose étrange ! Autant les populations syriennes désiraient avec ardeur secouer le joug des Egyptiens, qu'elles trouvaient si pesant, autant celles d'Anatolie l'appelaient de tous leurs vœux, prêtes à se révolter contre le gouvernement turc, aussitôt qu'Ibrahim se porterait en avant. Il est vrai de dire que différents corps de l'armée turque (Bachi-Bozouks) avaient tout ravagé sur leur passage et porté au comble, par leur pillage, l'exaspération des populations d'Anatolie. L'armée égyptienne du moins procédait avec plus de mesure et, sans la malheureuse réquisition des bêtes de somme, son passage n'eût pas fait beaucoup de mal au pays, car l'on donnait les bons à défalquer sur les contributions pour toutes les provisions et vivres en nature.

Bientôt on apprit à Alep que quelques avant-postes de l'armée ottomane s'étaient portés au village d'Oroul, et avaient fait donner la bastonnade au Boy Bey [Cheik ou Syndic], pour le forcer à des contributions en fourrages. Ibrahim Pacha irrité parla de marcher sur le champ. Soliman Pacha eut beaucoup de peine à bien faire entendre qu'il ruinerait par une démarche précipitée tout l'échafaudage de modération, qu'il avait construit jusque là. Oroul était en effet un point douteux. La démarcation des deux

territoires depuis le traité de Kutayah avait été si mal faite que les Turcs et les Egyptiens en prétendaient également la possession. Soliman Pacha avait l'air d'accueillir avec ardeur toutes les versions qui semblaient présager une solution pacifique. Il conseilla même un instant à Ibrahim d'attendre Hafiz et l'armée turque sur les murs d'Alep, dont il avait étudié le terrain qui était éminemment favorable pour livrer bataille.

Les journaux d'Europe rapportant tout ce qui se disait des mouvements des deux armées prétendirent que l'on fortifiait Alep avec activité et qu'on voulait en faire un point d'appui, en cas de défaite. Ces assertions étaient erronées, car ni à Alep, ni ailleurs l'armée égyptienne n'éleva la moindre redoute, ni le plus petit ouvrage de fortification passagère. Il arrivait chaque jour des déserteurs de l'armée turque, qui n'avaient cependant point de motif solide de mécontentement. De leur aveu même, ils étaient exactement et mensuellement payés, les rations étaient abondantes et ils n'étaient point maltraités. Le principal motif qu'ils alléguaien pour justifier leur désertion, était l'obligation qu'il y avait pour eux de porter des pantalons à l'europeenne et d'être en tout assimilés à des chrétiens, des infidèles Giaours, ce qu'ils regardaient comme une infamie. Il arrivait quelquefois des escadrons entiers avec armes et bagages. Pour favoriser cette désertion, Ibrahim Pacha laissait à chaque homme la propriété des armes et du cheval et la faculté d'entrer dans son armée ou de se retirer où il voudrait. L'infanterie turque avait plus de peine à quitter le camp, et souvent les Kurdes qui rôdaient dans les environs, ramenaient les soldats déserteurs, pour toucher la prime de 100 piastres que Hafiz Pacha avait promise pour tout homme ramené.

Mais si Ibrahim faisait des avantages aux déserteurs, il en était de même dans le camp ottoman, à l'égard des soldats égyptiens. La désertion, quoique moins fréquente que chez les Turcs, n'y était cependant point rare. Presque chaque jour, le troisième régiment de la garde, composé en grande partie de Syriens, avait à porter cinq ou six hommes manquants, tant officiers que soldats. Sans doute, la désertion eût été bien moins fréquente, si les troupes eussent été régulièrement payées et si, par une mal entendue et sordide économie, le gouvernement égyptien n'eût pas dû à cette armée 19 et 20 mois de solde depuis les généraux jusqu'aux simples soldats. Elle se trouvait dans un si profond dénuement que les marchands d'Alep, malgré la présence d'une masse d'hommes aussi considérable dans la ville et aux environs, ne s'aperçurent pas qu'il y eût un roulement d'argent plus fort qu'à l'ordinaire. Ces longs délais dans le paiement de la solde, non seulement découragent le soldat et mécontentent l'armée, mais cause encore

la ruine de toute discipline. Le soldat a au moins ses rations chaque jour ; il peut absolument vivre en attendant sa solde ; mais le malheureux officier subalterne égyptien, lorsqu'il est dans les cantonnements, ne perçoit point de vivres en nature. Seulement, il lui est alloué chaque mois, sous le nom de Bedel-Thaïn une petite somme d'argent, qui doit représenter ses rations au prix coûtant au miri. Le Bedel-Thaïm d'un capitaine monte à 29 piastres et à 19 celui d'un lieutenant ; et cette faible somme ne se paye pas même régulièrement tous les mois.

On conçoit, dès lors, que les officiers subalternes sont à la merci du soldat pour leur entretien. Ils profitent de l'hospitalité de leurs inférieurs, et les restes du soldat, ou au moins une partie de son ordinaire sert à nourrir les malheureux officiers. Quelle influence, quelle action, quelle autorité peuvent-ils ensuite exercer sur la troupe ?

L'immense quantité de biscuits et de farine nécessaire à la consommation de l'armée avait presque épuisé Alep. Il se fit des accaparements et le prix du pain septupla en 11 jours ; pendant quelques jours même, il fut impossible de s'en procurer à aucun prix. Pour amener les comestibles sur la place, on eut recours à l'expédient ordinaire, rigoureux sans doute, mais devenu nécessaire dans la circonstance, expédient qui tranche toutes les questions dans ce pays, c'est-à-dire le bâton.

Je dois ajouter aussi, à la louange de l'armée, que jamais, dans une aussi grande réunion d'hommes, il n'y eut moins de désordres. Il ne fut point question de rixe entre les soldats et les habitants, encore moins de vol. Toutes les exécutions militaires qui eurent lieu furent celle d'un cuirassier fusillé pour avoir noyé sa femme dans l'Oronte, et celle d'un adjudant-major qui avait excité une espèce d'insubordination contre le colonel de son régiment (17^e ligne) et qui fut aussi fusillé.

Le 28 mai (16 ReBILEWEL), le parc d'artillerie de Bir-edjik sauta en l'air, par l'incurie et l'imprudence des artilleurs Kurdes chargés de la garde. On peut évaluer à 135 coups par pièce les munitions d'artillerie que les Turcs perdirent ce jour-là, outre un nombre assez considérable d'hommes tués.

Le même jour, 28 mai, en suite de nouvelles secrètes qu'il venait de recevoir, Ibrahim-Pacha, ne pouvant plus attendre dans l'inaction, se mit à la tête de toute la cavalerie et marcha sur Tel-Beschir à dix lieues et demie d'Alep, et à quatre seulement des premiers avant-postes turcs. [En marge : Guiz consul de France à Alep.]

Le lendemain de son départ, le consul de France, M. Guiz, faisait voir à Soliman-Pacha une lettre qu'il venait de recevoir de l'amiral Roussin. « Assurez que la guerre ne peut avoir lieu, que

malgré tous les efforts possibles, il ne sera pas tiré un seul coup de canon, disait l'ambassadeur de France à Constantinople. » Le départ d'Ibrahim pacha rendait le doute désormais impossible, et les deux armées devait nécessairement se rencontrer.

Le 19 Rebilewel (31 mai) Soliman Pacha se mit en marche avec l'infanterie et l'artillerie pour rejoindre Ibrahim Pacha. Ce jour-là, l'armée ne fit que deux heures de route, les dispositions à prendre pour régler la marche des colonnes ayant employé la plus grande partie de la journée. On bivouaca à Ellan à l'extrémité des jardins d'Alep, [En marge : Village d'Ellan] là où commence la vaste plaine et qui se déroule jusque près des bords de l'Euphrate.

Le lendemain 1 juin, l'armée continua sa route. La chaleur était si forte, que l'on fut obligé de faire plusieurs haltes, pour laisser reposer le soldat. On mit 8 heures et demie de marche pour arriver au camp de Baorta. Une circonstance à mentionner, ce fut la présence des fameuses mouches ou taons des environs de l'Euphrate. Cette mouche, sans être aussi redoutable que la terrible espèce dite mouche d'Abyssinie, ne laisse pas que de causer beaucoup de désordre et met les chevaux en fureur. Elle ne se trouve que dans certains points qu'elle ne dépasse jamais.

L'artillerie et l'infanterie rejoignirent vers le soir le camp de Baorta où Ibrahim était resté jusque-là sans faire aucun mouvement prononcé. La position était fort belle. Le camp fut placé derrière le grand ruisseau qui coule dans le Coëk. Une éminence ou colline, qu'on fit occuper, découvrait au loin la campagne et garantissait de toute surprise. Soliman Pacha fit camper l'armée dans l'ordre auquel les troupes avaient été exercées sous les murs d'Alep, sauf cependant quelques légères modifications, nécessitées par la disposition des lieux.

Ibrahim, bouillant d'impatience de reconnaître l'armée turque, donna l'ordre à toute la cavalerie de se préparer à se mettre en marche dans la nuit. Il fit prendre à chaque homme pour six jours de vivres et trois jours d'orge, et partit à la tête de ses escadrons pour se porter à Ouasil à quelques lieues seulement des premiers postes d'Hafiz-Pacha.

J'ai dit plus haut que la campagne qui allait s'ouvrir n'était pour personne l'objet d'un doute en Syrie, même depuis l'année précédente. Le gouvernement égyptien avait fait d'énormes efforts pour réunir des approvisionnements suffisants en vivres et en fourrages ; mais déjà, et avant que la campagne s'ouvrit, les provisions touchaient à leur fin, et elles avaient été épuisées pendant que les troupes campaient à Alep et aux environs. Ce n'était point que les vivres et les fourrages manquaient en Syrie, car les magasins et Schoussas refluaient de munitions de bouche ; mais l'armée n'était

ainsi dans la pénurie que par défaut absolu de moyens de transport organisés. Une partie de biscuits arrivait journellement par faible provision d'Alexandrette, de Lattaquié, où il était apporté d'Egypte. Mais les moyens de transport depuis Alep manquaient complètement. Tous les bourgs et villages, à 10 lieues de rayon autour de la ville, avaient eu les bêtes de somme enlevées par les réquisitions et les corvées précédentes. Il n'était pas possible d'organiser d'Alep au camp un transport suffisant de vivres et de fourrages. L'orge manquait à tel point, que le jour du départ d'Ibrahim Pacha du camp de Baorta, l'on ne donna plus aux chevaux que la demi-mesure sans paille et sans aucune espèce de fourrages. Tous les officiers supérieurs durent en outre faire prendre eux-mêmes, et à leurs frais à Alep, l'orge de leurs rations. On conçoit facilement qu'une armée qui marche ainsi au hasard sans moyens de transport, sans pouvoir se faire suivre d'approvisionnements, sans avoir de magasins de vivres devant elle, soit à chaque instant arrêtée dans sa marche, que tous ces mouvements soient subordonnés à la nécessité de se procurer des vivres en quantité suffisante.

Soliman Pacha avait l'ordre de rejoindre la cavalerie d'Ibrahim auprès de Tell-Béschir avec le gros de l'armée, aussitôt qu'il aurait en avance pour 10 jours de biscuits et d'orge ; mais, comme on le verra, tout ce qu'il fut possible de réunir pendant longtemps, se borna, la distribution du jour faite, à un reste d'approvisionnement de 23 000 hocques de biscuit et 7000 rations d'orge.

J'ai déjà parlé du désolant système des bêtes de somme. Outre que cette réquisition par corvée est pesante pour le pays, et qu'elle le ruine, il en résulte encore des pertes incalculables pour le gouvernement lui-même, qui ne peut jamais compter sûrement sur des moyens de transport aussi précaires. Les paysans, pour échapper à cette écrasante corvée de bêtes de somme, fuient au loin, désertent les villages, ou tout au moins, envoient leurs animaux sur le sommet des montagnes, ou dans des grottes, pour les soustraire aux réquisitions. Beaucoup d'autres les vendent à vil prix, quelques-uns même préfèrent les tuer. Ceci paraîtra peut-être exagéré ; mais je vais en expliquer les motifs. Le gouvernement égyptien, a-t-il besoin de quelques transports ? Dans chaque ville un individu est chargé de ce service. Celui-ci, qu'on nomme Cheik el Mukkeri (chef des Moukres) envoie aussitôt ses gens s'emparer de tous les animaux, qu'ils rencontrent, soit sur les rues, soit dans les écuries ou les maisons des Rayas. Les principaux habitants des villes, qui connaissent les « haltagis » ou agents du chef des moukres se mettent ordinairement à l'abri de cette corvée, en leur faisant de temps en temps quelques cadeaux d'argent. La mesure ne frappe donc que les villageois, qui se trouvent dans la

ville ou dans les environs. Un malheureux, venu peut-être de Hamah ou d'Alep avec ses bêtes de somme chercher un chargement sur un point du littoral, sera forcé de laisser sa marchandise et partir à l'instant pour un point quelconque de la Syrie, souvent très éloigné. Il lui est rarement alloué des vivres pour lui ou pour ses animaux, mais il perçoit le prix d'après le tarif du gouvernement, c'est-à-dire 1 piastre, par lieue (26 centimes). C'est la moitié ou même le tiers du prix convenu de gré à gré pour le louage des bêtes de somme.

Aussitôt qu'on annonce un régiment ou une troupe de passage, ou chaque fois que les gens de la campagne apprennent qu'il y a corvée ou « Zachra », ils fuient au loin, entraînent avec eux leurs animaux de charge, et ne descendent plus ni denrées ni marchandises. Si néanmoins la nécessité les force à venir vendre quelque chose en ville, ils transportent tout sur le dos de leurs femmes et de leurs enfants. Alors on envoie quelquefois des soldats dans les villages, mais il en résulte que ceux-ci extorquent de l'argent à droite et à gauche, et font tomber la corvée sur les malheureux, hors d'état de se racheter. Voilà le système des réquisitions des bêtes de somme, désolation et ruine de la Syrie.

Si le gouvernement, ne se reposant pas sur cette ressource précaire et ruineuse, établissait à ses frais des transports réguliers, en frappant, s'il le fallait, pour l'entretien des animaux de charge, un léger impôt, il en résulterait un avantage immense pour le pays et l'agriculture, pour le gouvernement lui-même, qui aurait en tout temps de sûrs moyens de transport. En Europe, il semblera fort étrange, qu'une armée ne puisse subsister dans un pays pendant quelques jours seulement. Il en est ainsi cependant ici. Les bourgs et villages des plaines en général sont dépeuplés et ruinés. La population est presque toujours dans l'état le plus misérable. Tous les habitants des lieux voisins du théâtre de la guerre avaient disparu, et l'on n'y trouvait d'autres ressources que quelque peu de bois, qu'on se procurait en brisant les portes et les toits. Les villages sont d'ailleurs fort éloignés les uns des autres, et vers les environs de l'Euphrate, il faut quelque fois faire de 8 à 9 heures de marche avant d'en rencontrer un.

Ibrahim Pacha était arrivé à Ouasil près de Tell-Beschir. Les Turcs avaient poussé une grande reconnaissance jusque près de la rivière. Hafiz-Pacha, lui-même se mit à la tête de 4 régiments de cavalerie pour venir reconnaître l'armée égyptienne, qu'il croyait s'avancer. Mais les régiments turcs firent demi-tour à deux portées de canon des Egyptiens et se retirèrent en bon ordre. Ibrahim Pacha porta son camp près d'un affluent du Sadjour et s'occupa aussitôt à y réunir quelques jours d'orge. Je le dis main-

tenant, déjà tous les mouvements de l'armée dépendaient des subsistances et de l'orge. Par un de ces rares bonheurs, qui semblent n'appartenir qu'à Mehemed Ali, l'on applaudissait à sa modération, au sang-froid qu'il montrait, et l'on en faisait honneur à l'esprit d'Ibrahim, qui, disait-on, voulait clairement persuader qu'il se tenait seulement sur la défensive.

Il paraissait naturel de supposer l'armée égyptienne abondamment pourvue de magasins de vivres et de subsistances et l'on était bien loin de se douter du motif réel de cette prétendue circonspection.

Le camp de Baorta était de même dans l'inaction la plus complète. De temps en temps, il arrivait des escadrons entiers de cavalerie turque, qui désertaient avec armes et bagages. Des deux côtés on favorisait les trahisons autant que possible, en offrant de grands avantages aux déserteurs, tels qu'argent, avancement etc. La désertion était aussi, comme je l'ai dit, fréquente dans l'armée égyptienne ; mais elle l'eut été bien davantage sans cette nuée de Bédouines, qui entouraient le camp comme d'un réseau et laissaient peu d'espoir aux déserteurs d'arriver jusqu'au camp turc.

CHAPITRE IV.

Révolte à Payas. — Armée égyptienne. — Considérations générales. — Camp turc. — Avantages de la position du camp d'Hafiz-Pacha. — Circonspection ou défaut de moyens de transport. — Prise d'Aïntab par les Turcs. — Message à Hazik Pacha. — Hafiz Bey.

Les nouvelles de la Syrie étaient fort peu tranquillisantes. Mystic Bey avait fomenté une insurrection sérieuse dans les montagnes de Payas. Il était à craindre qu'elle ne s'étendit à toutes les montagnes des Ausariens et, de proche en proche, au cœur de la Syrie. Les circonstances étaient telles, que, malgré l'impérieuse nécessité, qui commandait au général égyptien de tenir toutes ses troupes concentrées et sous la main, sans les morceler, il dut se faire violence et détacher une brigade d'infanterie à Killis, pour contenir les environs, et envoyer également un corps de troupes dans les montagnes de Payas, (on y détacha le 2^{me} rég. d'infanterie et le 11^{me} de cavalerie) avec une batterie. Ces dispositions étaient d'ailleurs indispensables pour assurer le passage des convois de vivres et de munitions arrivant d'Egypte à Lattaquié et Scanderoun.

Ismaël-Bey, gouverneur d'Alep, était en même temps aux prises avec les révoltés de Djesser Schogker et de la vallée de l'Oronte. Il n'avait avec lui que quelques poignées d'irréguliers et deux ou trois cents déserteurs turcs, nouvellement engagés. D'a-

près les nouvelles arrivant de toutes parts, les Syriens témoignaient publiquement leur espérance et leur joie de voir arriver bientôt les Turcs. Si alors la révolte n'éclata pas à la fois sur tous les points de la Syrie, dégarnis de troupes, on le dut moins à la cauteleuse précaution des populations syriennes attendant un événement important pour se décider, qu'à la persuasion intime, où elles étaient, que jamais Ibrahim ne pourrait avec ses troupes résister aux efforts du Sultan. J'en appelle à tous les Européens, qui se sont trouvés en Syrie à cette époque, tous peuvent témoigner, que toutes les populations, soit chrétiennes, soit musulmanes, attendaient avec certitude et impatience l'arrivée des Turcs. A Alep même, il y eut une démonstration assez significative. La populace se rua sur la maison de l'administrateur, Anna Germanos, pour égorguer cet homme, qui est en exécration aux habitants. L'émeute fut réprimée à temps, et le misérable Germanos sauvé de la fureur du peuple, qui dut se contenter d'avoir brisé les portes et les fenêtres de la maison.

L'armée égyptienne était dans l'intime conviction qu'il n'y avait pour elle point de retraite possible, en cas de revers, ni aucune chance de salut. Le premier choc devait décider du sort de la campagne entière, et le dernier soldat savait à quoi s'en tenir là-dessus. Si l'armée était battue, elle rencontrait sur sa route toutes les populations soulevées, et les Egyptiens étaient tous égorgés, d'abord à cause de l'animosité et de la haine qu'on éprouve contre le Nizam, puis encore, sans parler de l'espoir du pillage, parce que ces populations auraient été poussées par le désir de se faire bien venir du vainqueur et de se faire pardonner la trop grande effusion d'enthousiasme avec lequel on avait reçu Ibrahim-Pacha, quelques années auparavant dans l'invasion de la Syrie. Il est dans le caractère de ces peuples d'en agir ainsi.

Cette position si critique et si cruelle pour une armée, et en particulier pour un général européen, donnait dans les circonstances du moment un gage de succès de plus pour l'armée égyptienne. Je ne parle point ici du fatalisme des Musulmans. C'est écrit là-haut, disent-ils, et ils se laissent aller au hasard de la destinée. Mais l'on peut assurer bien sérieusement que ce fut une heureuse nécessité que cette position, qui rendait la victoire seule chance de salut possible. Puis l'armée n'avait aucun soin à prendre pour conserver et garder une ligne de retraite ou de communication. La victoire lui assurait tout. Dans le cas contraire, toutes les précautions devenaient superflues, et ne faisaient qu'affaiblir l'armée inutilement. Si jamais masse d'homme suivit en aveugle le destin d'un seul, c'est bien certainement dans ce cas-ci l'armée égyptienne. Elle avait la conviction que Ibrahim Pacha

avait une étoile heureuse, et elle traduisait cette conviction par ces mots que tous se répétaient : Sef Abou-Halil, sef effendira Toïl ! (Le sabre de notre Seigneur, le sabre d'Abou-Halil est grand et fort.) Cette confiance était si générale et si bien établie, que la plupart des Européens, je dirai même tous les Européens officiers ou employés de l'armée la partageaient. Jusqu'alors le plan de campagne de l'armée Ottomane avait été parfaitement combiné et sagement conduit, pour obtenir un plein succès. L'agression avait lieu contre la partie vulnérable de la Syrie, à quelques lieues d'Alep, qui tombaient au pouvoir des Turcs au premier échec qu'éprouveraient les égyptiens, et dont la prise décidait du soulèvement de la Syrie entière jusqu'à Elarich, en faveur du sultan. Les fortes positions et les défilés du Kulek Boghas étaient pris à revers. Enfin le plan de campagne, s'il n'eut pas été changé avait pleine chance de réussite.

Les troupes turques, il est vrai, avait en leur défaveur, le précédent des batailles de Homs, Beylan et Koniah. Il fallait éviter, avant tout, de les commettre en rase campagne et en bataille rangée contre l'armée d'Ibrahim, infiniment plus légère, plus manœuvrière, et qui avait l'avantage immense pour le moral du soldat, de trois victoires consécutives sur les troupes ottomanes. La guerre, qu'il y avait à faire, était de deux espèces ; ce devait être une guerre de jambes, une guerre de marches et de contre-marches, ou une guerre toute de temporisation et de prudence. Il fallait nécessairement battre sans être battu, comme le dit Reschid Bey.

Quant à la guerre de marches, elle était impossible à entreprendre contre les Egyptiens. L'armée turque était trop lourde, trop pesante, trop chargée de bagages, les hommes trop peu endurcis à la marche et aux fatigues. Il n'y avait pour les Turcs aucune chance de réussite dans ce genre de guerre. Restait la guerre de temporisation ; c'était elle qui réunissait tous les éléments de succès. Occuper des fortes positions bien retranchées et y attendre l'armée égyptienne, c'était ce que conseillaient les officiers distingués, qui dirigeaient le génie dans l'armée turque. Mr. de Mühlbach mit tout en œuvre pour faire adopter ce genre de guerre au séraskier Hafiz-Pacha.

L'armée turque dans ses retranchements de Bir-edjik était presque inattaquable et alors l'issue de la guerre eût pu devenir funeste à Mehemed Ali.

Loin d'adopter cette tactique, et en dépit de toutes les représentations, le général en chef turc, quitta le camp retranché de Bir-edjik, le 4 juin, et vint s'établir au-dessous du village de Nézib à 3 heures de marche de l'Euphrate et aux pieds des pentes du Djaourdag. Il était sollicité à ce chagement par les Cheiks des

villages voisins, qui feignaient de craindre le voisinage d'Ibrahim Pacha avec son armée. Le camp turc à Nezib devait, disaient-ils, rassurer les populations effrayées.

Un autre motif, qu'on ne croira pas, sans doute, avoir influé sur sa détermination, tant il paraîtra puéril, mais qui cependant a pu puissamment y contribuer, ce sont les beaux ombrages d'un jardin situé au dessous de Nezib et vers les bords du fleuve, où le général turc pouvait établir commodément sa tente. On sait combien les Turcs, en général, apprécient l'ombrage, la verdure et l'eau dans ces climats avides et brûlés par le soleil en été. Je ne veux point affirmer que ce motif seul pût agir sur Hafiz-Pacha. Il croyait sans doute sa position à Nezib également bonne, en couvrant son front d'ouvrages de campagne.

Nezib est un gros village, assez mal bâti de 160 à 180 maisons peintes en blanc. Il est placé sur une élévation ou mouvement de terrain à pente peu rapide, qui se prolonge jusque sur la rive du ruisseau, appelé Kutchuk Sindja, à 300 ou 400 mètres à l'ouest du village. Ce ruisseau descend de monticules assez élevés, qui dominent Nézib, à une lieue vers l'est-nord-est. Il coule avec impétuosité, grossi par les eaux d'hiver, conserve peu d'eau en été et donne passage sur un pont en pierres distant de 400 à 500 m. du village. Une grande partie de l'armée franchit le ruisseau et s'établit ainsi. La droite s'appuya aux derniers contreforts du Djaourdagh à peu près à 1700 m. du ruisseau. A l'extrême droite, sur la hauteur du Djaourdagh, on construisit une redoute qui fut occupée par un régiment d'infanterie, et sur la déclivité une batterie d'artillerie qui balayait tout le front. Ce front était encore défendu vers la droite et le centre par quatre lunettes, garnies d'une bonne artillerie. La quatrième lunette était en arrière de trois autres, et plus rapprochée du village, aux derniers contreforts de la montagne. La gauche était refusée et s'appuyait à un petit mamelon au sommet duquel on avait placé un poste d'observation. L'extrême gauche, sur la rive opposée du ruisseau, était protégée par deux redoutes, dont une couronnait le petit mamelon. On dominait, depuis ce mamelon, toutes les hauteurs et le ravin, jusqu'au pont d'Horgun appelé par d'autres Djesser Kupry. Les brigades de Heyder Pacha et de Bachri Pacha s'établirent dans les redoutes de la gauche.

La position était belle et forte, avec les ouvrages de campagne élevés par les officiers prussiens. Hafiz Pacha croyait donc couvrir la route de Bir-edjik sur laquelle il était à cheval, sa gauche appuyée aux collines du pont d'Horgun, sa droite à Nézib, protégée par les hauteurs de Djaourdagh. Pour arriver sur l'armée turque, il semblait naturel de passer par Mésar et la vallée de ce

nom, terrain coupé et montueux resserré de tous côtés par des collines escarpées.

L'intérieur du camp turc offrait l'image d'une ville avec ses quartiers, ses rues, ses bazars et ses marchands. On ne peut se faire une idée de la quantité de bagages superflus dont ce camp était encombré. Une tente grande et vaste était donnée pour 5 soldats. L'officier en avait une pour lui seul. Toutes ces tentes, peintes en vert, en jaune, divisées en quartiers ou par régiments, présentaient un fort beau coup d'œil depuis les hauteurs. Les tentes d'Hafiz Pacha et de sa suite étaient sous les arbres au dessous du village à l'extrême droite du camp.

Avant de commencer le récit des opérations ultérieures, qu'il soit permis de jeter un dernier coup d'œil sur les armées qui étaient en présence et sur le général et les officiers de chacune d'elles.

L'armée égyptienne, opposée à celle de Hafiz Pacha, se composait de 15 régiments d'infanterie, 8 de cavalerie et 27 batteries. Voici l'état de ces régiments avec les noms des colonels et des officiers généraux.

<i>Régiments.</i>	<i>Colonels.</i>	<i>Généraux.</i>
1 ^{er} Rég. Garde	Méhémed Bey**	
2 ^e » »	Ibrahim Bey**	{ Osman Pacha***
3 ^e » »	Saleh Bey (adjut)*	
Cuirassiers	Ahmed Bey**	{ Ahmed Pacha menikli***
Lanciers	Selim Bey**	
Artillerie 1 ^e Rég.	Zenhi Bey*	Zaffar Bey**
2 ^e Inf. Rég..	Ibrahim Bey*	
6 ^e » »	Omar Bey(promu)**	
4 ^e » »	Kosrew Bey*	
9 ^e » »	Mohamed Bey*	
10 ^e » »	Mustapha Bey*	
11 ^e » »	Ali Bey*	
12 ^e » »	Rustan Bey*	
17 ^e » »	Hassan Bey*	
22 ^e » »	Billal Bey*	
14 ^e » »	Osman Bey*	
18 ^e » »	Mustapha Bey*	
34 ^e » »	Mohamed Bey*	
1 ^{er} cavalerie	Mohamed Bey allayali*	{ Ibrahim Bey circadar**
13 ^e »	Selim Bey*	
2 ^e »	Muhamed Bey*	{ Rustan Bey**
11 ^e »	Selim Bey*	
6 ^e »	Jacoub Bey*	{ Ibrahim Bey A.**
10 ^e Dragons	Ali Bey Delhi*	

Généraux d'infanterie.

- | | | |
|---|---|---------------|
| 18 ^e , 34 ^e , 6 ^e Reg. | : | Hamz Bey** |
| 10 ^e , 7 ^e , 11 ^e | » | Farat Bey** |
| 12 ^e , 4 ^e | » | Ibrahim Bey** |
| 9 ^e , 14 ^e | » | Omar Bey** |
| 2 ^e , 22 ^e | » | Selim Bey** |

On pouvait donc évaluer les forces totales de cette armée à près de 43 000 hommes de troupes régulières, 2000 irréguliers et 160 pièces d'artillerie, assez bien servies, sous deux chefs, qui n'en faisaient qu'un, et auxquels il ne manquait ni l'habileté ni l'expérience déjà consacrée par la victoire.

L'armée égyptienne était légère, sobre, manœuvrière, mais dénuée de tout, sans approvisionnement, sans ressources de transport, obligée de subordonner tous ses mouvements à la nécessité de se procurer des vivres. Puis l'état de la Syrie devenait de jour en jour plus alarmant et Ibrahim devait concentrer toutes ses forces sous sa main et ne pouvait disposer d'aucunes troupes de réserves. Tout était perdu par une défaite, comme tout était gagné par une victoire. Cette position rendait le conflit nécessaire, indispensable, et l'armée ne pouvait l'attendre ainsi bien longtemps dans l'inaction. Elle était forcée de présenter la bataille elle-même, si l'on ne venait pas la lui offrir, et d'accepter ainsi toutes les chances défavorables du terrain.

L'armée ottomane était au contraire abondamment pourvue, dans une position belle et tenable, ayant derrière elle une retraite sûre, facile à défendre, et qu'il était presque impossible d'enlever, pouvant ainsi laisser au temps seul le soin de porter les premiers coups à l'armée d'Ibrahim, défendant par sa position ses lignes de retraite, ses lignes de communication, ayant de fortes réserves sur ses derrières pour réparer ses pertes et se rallier. Elle comptait au moins 43 000 hommes de troupes, une nombreuses artillerie bien montée, passablement bien servie, des officiers distingués pour diriger le génie. Elle avait cependant aussi de grands désavantages. Cette armée était lourde, peu aguerrie, composée en grande partie de recrues ou de rédifs (gardes nationales) mécontents de quitter leurs foyers. La composition du corps d'officiers était des plus pitoyables, qu'il y ait jamais eu peut-être dans aucune armée. Nulle action, nulle influence morale sur le soldat, lequel ne voyait au-dessus de lui qu'un commandement despote, qui n'était fondé ni sur l'instruction, ni sur l'éducation ; vice énorme dans cette armée, et qui, plus que toutes les fautes de son général en chef, a contribué à son entier anéantissement, au jour de la première défaite.

Le général turc était brave, bon, aimé de ses troupes, qui

avaient confiance en lui ; mais il n'était point à la hauteur des connaissances militaires, que cette campagne exigeait, et son orgueil d'Osmanli ne lui permettait pas de suivre en aveugle les conseils des Européens, qui lui avaient été adjoints.

Malgré toutes les représentations qu'ils lui firent, de se borner pour le moment à un simple rôle d'observation, sans prendre l'initiative, Hafiz Pacha se laissa aller aux conseils de Soliman Pacha de Marasch, qui convenaient mieux à son ardeur et à son désir de faire quelque chose. Il lui permit donc d'attaquer la ville d'Aïntab, défendue seulement par un bataillon égyptien. La populace de la ville se joignit bientôt aux troupes de Soliman pour empêcher les Egyptiens de résister. Alors le bataillon se renferma dans la citadelle, et s'y défendit vigoureusement pendant quelques jours. On pointa quelques pièces d'artillerie vers la citadelle et le Pacha de Marasch fit sommer la garnison de se rendre. Pour les décider, on persuada à ces hommes, qu'Ibrahim Pacha avait été entièrement défait et son armée anéantie ; mais, comme on leur offrait en même temps le paiement de leurs arriérés, s'ils voulaient prendre du service dans l'armée ottomane, tous, moins l'adjudant-major du bataillon, acceptèrent ces propositions et passèrent du côté des Turcs.

Aïntab, ou Antap, est une ville entièrement ouverte et sans aucune espèce de fortification qui puisse la défendre. Elle est dominée par les ruines d'une ancienne forteresse, élevée sur une butte ou colline artificielle, comme celles d'Alep, Homs et autres villes. La population qui attendaient avec impatience l'arrivée des Turcs, non seulement n'essaya pas de résister, mais assaillit même les Egyptiens, pour les forcer à se rendre. On fit grand bruit cependant de cette conquête, qu'on représenta comme un avantage considérable remporté par les Turcs ; jusque là même, qu'on ordonna des salves et des réjouissances publiques en Turquie pour la prise de cette bicoque. Cette expédition fut impolitique ; on donnait ainsi à Ibrahim un motif plausible d'attaque, puisque l'on avait pris aussi intempestivement l'initiative. Depuis la prise d'Aïntab, la position d'Ibrahim avait changé, car il n'avait plus aucun méamage à garder, ayant été provoqué et réellement attaqué sur son territoire.

Il envoya en conséquence un dernier message à Hafiz Pacha par un colonel d'artillerie, Mohamed Hazik Bey, qui fut parfaitement accueilli du général turc, mais ne rapporta qu'une réponse à peu près insignifiante et tout à fait évasive.

Ibrahim donnait en même temps à Soliman Pacha l'ordre de faire tous ses efforts, pour rassembler quelques jours de vivres et d'orge et de se porter aussitôt en avant pour opérer sa jonction avec lui.

CHAPITRE V.

Jonction d'Ibrahim et de Soliman Pacha. — Marche de l'armée égyptienne sur Mesar. L'avant-garde des Turcs est culbutée. Grande reconnaissance poussée sur le camp des Turcs. On le reconnaît trop fort pour être attaqué de front. — Exploration de la route de Kersen-Kopyr.

Les hostilités n'étaient donc suspendues, que par le défaut absolu des moyens de transport pour les vivres de l'armée. Soliman Pacha fit les derniers efforts ; on mit tout en œuvre pour rassembler quelques centaines de chameaux et d'autres bêtes de somme pour le transport de provisions de bouche et de l'orge nécessaires à l'armée au moins pendant quelques jours. Le besoin était si pressant, l'impatience si grande, que, pour dernière ressource, l'on fut obligé de s'adresser au commerce d'Alep, qui consentit à prêter 700 chameaux. D'après les ordres sévères adressés au gouverneur de cette ville, celui-ci mit une ardeur incroyable et employa même des moyens sévères pour réunir tout ce qu'il y avait à 20 lieues à la ronde, et grâce à cette activité, à ces mesures rigoureuses, on put enfin espérer, que dans une huitaine de jours, l'on parviendrait à assurer la subsistance de l'armée pour dix jours d'avance. C'était là le maximum du résultat que l'on pourrait attendre.

Quatre jours après le premier ordre, Soliman Pacha en reçut un nouveau d'Ibrahim. Celui-ci voulait marcher à toute force ; sa lettre était bouillante d'impatience et d'ardeur. Que m'importe ce que diront les Européens, disait-il ; si je suis battu, je n'aurai pas plus tort qu'auparavant ; si je suis victorieux, ce qui arrivera certainement par Allah miséricordieux, aurais-je tous les torts de mon côté, je serai toujours assez blanchi aux yeux des Européens. Marche, mon frère Soliman, marche, le temps presse extrêmement, et il faut en finir. »

Sans doute, le temps pressait, surtout depuis la prise d'Aïntab. Cette insignifiante affaire avait été représentée par les individus hostiles à Méhémed-Ali, comme un brillant fait d'armes, un avantage signalé qu'aurait remporté l'armée turque.

La révolte imminente dans toute la Syrie se déclara ouvertement sur plusieurs points, et ne fit que prendre plus d'intensité sur les points déjà en insurrection. Les autres populations étaient bien toutes dévouées aux Turcs et attendaient avec impatience leur entrée et leur victoire ; mais moins imprudentes en général, elles se rappelaient aussi les victoires d'Ibrahim dans les précédentes campagnes, et ce souvenir était pour elles un motif d'agir avec réflexion et prudence.

L'émir Jouad, Emir Métuali, avait grossi ses rangs et commettait des déprédations téméraires dans l'Anti-Liban et jusqu'aux

portes de Damas. Quelques tribus de Bédouins du désert de Palmyre, ennemis d'Ibrahim Pacha, qui avait fait faire plusieurs fois sur eux des razzias pour les refouler à l'intérieur, sortirent en foule du désert et se répandirent dans la plaine de Homs et de Hamah. Ces deux villes n'avaient pour garnisons que quelques invalides, incapables de résistance. Les hardis Bédouins, sûrs de ne pas être inquiétés, s'établirent avec leurs troupeaux dans les environs et poussèrent l'insolence jusqu'à menacer la ville de Homs du pillage. Il y eut un moment de panique ; cependant les Arabes jugèrent plus prudent de s'en tenir aux menaces et d'attendre l'événement que de s'exposer tout à fait au ressentiment terrible d'Abou Halil et de « son grand sabre », s'il demeurait vainqueur.

Enfin le 6 Rebil-Acker, au soir, Soliman Pacha eut la satisfaction de voir un approvisionnement de vivres pour huit jours complets, et le même soir, il prit ses dispositions pour le départ.

Toute l'infanterie et l'artillerie se mirent en marche le lendemain au point du jour, sur cinq colonnes. Les chemins avaient été reconnus la veille praticables pour l'artillerie ; mais la chaleur devint étouffante, et l'on rencontra encore deux fois les cruelles mouches de l'Euphrate.

Le 8 au soir, les deux camps étaient réunis à Ouasil, près de Tel Beschir, où l'armée prit quelque repos, se préparant à arriver le lendemain sur le camp des Turcs.

Le 10 Rebil-Acker, 20 juin, à l'aube du jour, toute l'armée égyptienne s'ébranla. Soliman Pacha disposa la marche sur 5 colonnes d'infanterie et 6 de cavalerie à la gauche et à la droite. Toute l'artillerie de réserve fut placée à la queue des colonnes du centre. L'artillerie, qui devait faire partie des lignes, marchait en colonnes par section sur le flanc des colonnes du côté opposé au guide. Le parc de réserve, les bagages, étaient à l'arrière-garde et à 1200 m. en arrière.

Le terrain était assez favorable à une marche en bon ordre. Tous les bataillons d'infanterie, d'après le système de Soliman Pacha, qui cherche la plus grande promptitude dans les manœuvres et les dépliements, s'étaient formés d'avance en double colonne sur le centre et marchaient par pelotons à demi-distance. Il était à présumer que les Turcs se défendraient vigoureusement à Mesar, où ils avaient placé une forte et nombreuse avant-garde.

Le village de Mesar de l'aspect le plus pittoresque est situé sur la rive droite d'un ruisseau ou d'un affluent du grand Sadjour. Il est divisé en deux ou trois parties, séparées par des jardins, mais adossées à des pentes de collines assez raides, qui dominent le ruisseau. La route d'Aïntab à Bir-edjik et Diarbekir passe à droite et tout près du village. Celle d'Alep à Mésar vient s'y embrancher

au passage du ruisseau, après avoir suivi un défilé de 300 à 400 m. de longueur entre les déclivités assez rapides de deux collines opposées, dont celle de gauche surplombe le village et la route d'Aïntab. A l'extrémité de ce défilé, l'on traverse le petit Sadjour sur un pont en pierres, peu solide et fort étroit. Depuis le pont, le terrain est couvert de vignes, d'oliviers, de mûriers, et arrosé d'une foule de petits canaux, dérivant du ruisseau, à une grande hauteur. Le terrain de la rive gauche est montueux, accidenté mais complètement dominé par la chaîne de collines de la rive droite, appelée Beiazar Dagh.

L'avant-garde turque avait pris position au village de Mésar, mais sur la rive gauche, et y avait planté ses nombreuses tentes sous les oliviers et les mûriers. Ce corps d'avant-garde se composait de 500 à 600 Bachi Bozeks, 2 régiments d'infanterie assez faibles et 5 pièces d'artillerie en batterie sur le passage du défilé. Par une incurie que l'on ne comprend pas, cette avant-garde avait négligé de placer des postes d'observation sur les collines de la rive droite, pour découvrir le pays au loin et éviter toute surprise.

Lorsque l'armée égyptienne était en marche, elle avait ses flancs et la tête de ses colonnes couverts d'une nuée de Bédouins, disposés en tirailleurs. Cette cavalerie bédouine qui ressemble beaucoup à celle des Cosaques, rend les plus grands services en campagne, comme cavalerie légère infatigable ; car l'amour du gain et l'espoir du pillage donnent à ces hommes une étonnante activité. A mesure que les colonnes avançaient et se rapprochaient du camp turc de Mesar, les Bédouins dispersés de toutes parts se ralliaient à la tête de l'armée, sous le commandement de leurs « savis ». L'armée fit de fréquentes haltes pour ne point perdre ses distances et marcher en bon ordre.

Le 20 juin, à 10 h. du matin, les Egyptiens, sans avoir été ni signalés, ni reconnus, étaient arrivés à portée de canon de l'avant-garde des Turcs à Mesar. Les Bédouins prirent alors le galop pour se porter rapidement sur les avant-postes turcs, et l'armée suivit, en pressant le pas. Bientôt la cavalerie irrégulière fut aux prises avec les Bachis-Bozeks turcs depuis le sommet des collines qui dominaient le camp. La fusillade s'engagea de part et d'autre, presque sans résultat, pendant que les troupes régulières turques couraient aux armes, et s'organisaient plutôt pour la retraite que pour une résistance, qui aurait été inutile. Les colonnes égyptiennes débouchaient à peine sur les hauteurs, que déjà toute l'avant-garde ottomane commençait son mouvement rétrograde sur le camp de Nézib, abandonnant ses tentes et tous ses autres effets de campement, mettant le feu à ses provisions de bouche et aux fourrages, qu'elle ne pouvait sauver. On ne comprend pas que cette

position n'ait pas été mieux défendue. Sans doute, elle eût toujours été enlevée, puisque l'armée égyptienne arrivait en force et en bon ordre, sur une haute côte, qui dominait entièrement ce corps d'observation ; mais ce qui paraît le plus extraordinaire, c'est que les Turcs se soient ainsi laissé surprendre, et n'aient point établi de poste, ou au moins placé de vedettes sur les hauteurs, qui dominaient le défilé, puisqu'ils ne voulaient pas les occuper. Les pièces d'artillerie se retirèrent en échangeant quelques boulets avec une batterie égyptienne, qui s'était portée au grand trot sur une colline, à portée d'inquiéter la retraite. (*En marge* : C'était une grande faute que la marche sur Mesar, véritable entonnoir avec un défilé sur ses derrières. Soliman ne la voulait pas. Ibrahim l'exigea dans son ignorance, l'impatience fébrile d'en venir aux mains et de voir de près son ennemi.)

Moins d'une demi-heure après le commencement de l'affaire, les Turcs étaient hors de portée, et les Egyptiens maîtres de leur position. Le soldat pilla le camp, les tentes et s'empara de tous les bagages abandonnés. Ce premier succès, quoique bien léger, encourgea l'armée et fut pour elle d'un heureux augure. Nos soldats trouvèrent même les feux allumés pour cuire le pain et la cuisine toute préparée.

La cavalerie et l'infanterie traversèrent immédiatement le pont et vinrent s'établir dans la position occupée un instant auparavant par l'ennemi. Le passage de l'artillerie fut long et pénible. L'on ne pouvait faire passer qu'une pièce à la fois dans le défilé à pente rapide pour traverser le pont et gravir le coteau opposé. Pendant plus de 7 heures et jusqu'à la nuit, les pièces et les caissons défilèrent l'un après l'autre, en vue du camp d'Hafiz Pacha et sans être aucunement inquiétés. Aussitôt que toute l'armée eût passé, Soliman prit ses dispositions de campement. Vu la nature des lieux, il dut modifier extrêmement l'ordre auquel il avait habitué les troupes sous les murs d'Alep, et qui n'était praticable que dans une vaste plaine découverte et non dans un pays coupé et accidenté.

La position de Mezar était des plus défavorables. C'était, à tout dire, un vrai entonnoir, où l'armée égyptienne se trouvait acculée, sans espace pour se déployer, ayant le défilé sur ses derrières, et étant resserrée à droite entre les hauteurs du Djaour-Dagh et à gauche par le ruisseau de Mézar, profondément encaissé entre des ravins. Deux autres ruisseaux d'un passage difficile séparaient les deux camps. Eloignés l'un de l'autre d'un quart de lieue, ils coulent presque parallèlement et se jettent dans le ruisseau de Mezar sous un angle peu aigu, mais à mesure qu'ils se rapprochent de leur embouchure dans cette branche du Sadjour,

leur encaissement augmente et le passage en devient plus difficile. L'armée avait à sa gauche la route d'Aïntab à Bir par Ouroul, route qui serpente à travers les monticules et des mouvements de terrain très escarpés, jusqu'à la hauteur de ce village. Sur ses derrières, l'armée égyptienne avait donc un terrain très accidenté et difficile et non point une belle plaine, comme sembleraient l'indiquer les divers plans qui ont paru du champ de bataille de Nézib. (*En marge*: Comme le plan a été levé après la bataille, on a négligé d'indiquer tous les versants du Djaourdagh qui arrivent presque jusque sur la berge gauche du ruisseau.)

La position du camp d'Ibrahim Pacha fut établie en ligne brisée sous un angle obtus, l'extrême gauche appuyée près de l'embouchure du petit ruisseau dans celui de Mezar à la hauteur du village abandonné de Chata. Les Bédouins ayant reconnu un passage facile, qui leur permettait de s'étendre dans toutes les directions, s'établirent à ce point. L'artillerie fut disposée en première ligne, presque parallèlement au ruisseau et face au camp turc, sur une ligne de 700 à 800 m. de développement, puis cette ligne se brisait pour faire face aux montagnes du Djaourdagh près de la route d'Aïntab sur un front presque égal. A 150 m. en arrière de l'artillerie, campait la première ligne d'infanterie déployée ; la seconde ligne, vis-à-vis les intervalles de la première, par bataillons en colonne serrée ; la cavalerie plus en arrière, par régiment en masse ; l'artillerie de réserve en batterie sur le défilé et les crêtes qui dominent Mézar.

On ne reconnut tout le désavantage et le danger de cette position que lorsque l'armée y fut établie. Mais comme l'on n'avait aucun plan, aucune carte topographique du pays, il avait été impossible de l'apprécier d'avance.

Dès le même jour, Soliman Pacha essaya de reconnaître par lui-même la situation et la force du camp des Turcs. Les rapports de quelques Bédouins avaient déjà fait supposer qu'ils s'étaient retranchés dans leur position et avaient élevé des ouvrages de fortification sur leur front. Car les cavaliers irréguliers, qui s'étaient avancés le matin à la poursuite de l'avant-garde, avaient rapporté dans leur ignorance que les Osmanlis avaient si grande peur dans leur camp, qu'ils s'étaient cachés derrière des murailles en terre, et tiraient par des trous, pratiqués au travers. Vers le soir, Soliman Pacha put vérifier depuis les hauteurs, à une lieu du camp, l'exac-titude du rapport des Bédouins ; mais il était impossible de juger, d'autant loin, de quelle nature étaient les ouvrages et d'apprécier la véritable situation de l'armée. Depuis les sommités, l'on distinguait parfaitement le camp turc avec ce nombre infini de tentes, qui lui donnaient l'aspect d'une grande ville, bariolée de mille cou-

leurs, avec ses dômes, ses clochers, formés par les grandes tentes, où flottaient les étendards des Pachas. Vers le soir, la multitude des feux, qui éclairaient le camp, présentait un magnifique coup d'œil.

Ibrahim attendait avec d'autant plus d'impatience le retour de Soliman Pacha et le résultat de sa reconnaissance, qu'il s'était décidé à une grande attaque pour le lendemain. Le Major-Général ne l'approuva pas entièrement. Il s'agissait de bien connaître la force de la position avant d'engager une affaire sérieuse. Il convinrent donc tous deux, qu'au point du jour, on pousserait une grande reconnaissance, qu'en même temps Soliman Pacha enverrait ses aides-de-camp explorer le terrain sur la rive droite du ruisseau, pour chercher une route qui permit de tourner le camp d'Hafiz Pacha, si l'on ne pouvait attaquer de front.

Le 21 juin, à l'aube, deux officiers européens, M^{rs} Perrier et Arago, aides de camp de Soliman Pacha, avec un régiment de lanciers, passèrent le pont de Mézar, et suivirent sous les versants des collines de Béiazar, le cours du ruisseau, dans la direction du pont d'Horgun, pour explorer la route. Le terrain offrait de nombreux accidents ; car il fallait traverser deux ruisseaux encaissés et remonter aussitôt des pentes raides et escarpées. Cependant, moyennant quelques travaux pour le passage des ruisseaux, la route fut reconnue praticable pour l'artillerie ; à la hauteur du village de Hamet et jusqu'au pont, elle n'offrait plus aucune difficulté.

Une heure après le départ des officiers européens, Ibrahim monta à cheval avec 1500 Bédouins et se porta sur le camp des Turcs, pour le reconnaître. Soliman Pacha suivait à la tête de deux batteries d'artillerie à cheval et quatre régiment de cavalerie. La fusillade s'engagea aussitôt vive et bien nourrie entre les Bachis-Bozouks turcs et nos cavaliers arabes. Les premiers, qui s'étaient portés à la rencontre des autres, presque jusqu'au ruisseau, cédèrent peu à peu du terrain et se replièrent sur leurs redoutes, vivement poursuivis par les Bédouins. Mais lorsque les Bachis-Bozouks furent à couvert sous leurs retranchements, la redoute de gauche lança quelques boulets et quelques obus, qui éclatèrent au milieu des Bédouins. On connaît l'aversion et la crainte singulière que ces irréguliers éprouvent pour le canon. Quoique très braves sous une grêle de balles, ils fuient en désordre au premier boulet, parce que, disent-ils, leurs juments ne marchent pas sur le canon. Nos irréguliers se retirèrent aussitôt et les Bachis-Bozouks firent volte-face pour les suivre. Bientôt il y eut une mêlée sérieuse. Un aide de camp de Soliman Pacha, Mohamed Hazik Bey, qui revenait de porter un ordre, tomba au milieu des Bachis-

Bozuks ; son cheval fut tué et lui-même ; au moment d'être pris. Il fallut un grand effort et faire charger quelques escadrons de cavalerie régulière, pour le dégager. Soliman Pacha avait disposé les batteries au dessus du ravin près du ruisseau, en même temps qu'à la tête de deux régiments de cavalerie, il s'approchait le plus près possible du pied des collines du Djaourdagh et de la droite des turcs, pour bien juger la position. Lorsque les Bédouins eurent démasqué l'artillerie, on fit commencer la canonnade sur un corps de troupes turques, qui sortait du camp avec quelques pièces, pour repousser la reconnaissance. Le régiment de lanciers, envoyé sur la rive droite, après avoir fini son exploration, attiré par le bruit du combat, traversa le ruisseau au-dessous du village de Hamet et se joignit aux autres corps. C'est ce qui a fait dire aux Turcs dans leurs relations, qu'une colonne égyptienne, après avoir suivi la rive droite, comme si elle se fut dirigée sur Kersen Kopy fit tête de colonne à gauche, quand elle jugea devoir rallier le corps principal.

CHAPITRE VI.

Marche de l'armée Egyptienne sur Kersen Kopy. — Marche de flanc par lignes en colonnes. — Danger de cette manœuvre ; passage du pont ; canonnade nocturne.

Cet engagement coûta de part et d'autre quelques tués et quelques blessés ; mais le but des Egyptiens était atteint, ils avaient pu juger de la position réelle de l'armée turque. Malheureusement, le résultat était loin d'être favorable. Ibrahim Pacha, tout en reconnaissant les difficultés, penchait néanmoins pour attaquer de front, parce qu'il fallait, disait-il, en finir avant tout, même en perdant quelques hommes de plus. Soliman, au contraire, jugeait bien que l'attaque de front était trop périlleuse, surtout avec des troupes, qui n'ont point assez d'élan ni d'entraînement pour enlever avec audace une position fortifiée. Tout l'avantage et la force morale de l'armée égyptienne était perdue en attaquant ainsi ; car on connaît l'intrépidité et l'opiniâtreté de la résistance, dont sont capables les Turcs, lorsqu'ils sont protégés par un retranchement. Il ne fallait donc point leur laisser cet avantage. Mais le plan, que présentait Soliman Pacha, offrait aussi de grands périls. Il s'agissait de contourner entièrement l'armée ennemie, de se porter sur ses derrières par une hardie marche de flanc, et cela en vue de son camp et presque sous son canon. Dans cette marche, l'on devait nécessairement traverser le Sadjour sur un seul pont en pierres, fort étroit, puis passer par un défilé long, étroit et encaissé jusqu'au pont par des collines que les Turcs pouvaient facilement occuper sur les deux rives. Il était à présumer, qu'ils

défendraient mieux le passage de ce pont qu'ils ne l'avaient fait à Mezar, et que cette première faute leur servirait de leçon. Quoi qu'il en soit, c'était cette hardie manœuvre qui présentait encore le plus de chance de succès ; car il fallait, à tout prix, sortir de l'entonnoir de Mezar, horrible position, où l'armée égyptienne pouvait être acculée et peut-être dispersée entièrement en perdant toute son artillerie jusqu'à la dernière pièce, puisqu'elle n'avait point d'espace pour se déployer, quelle était resserrée de toutes parts par des collines, sur un terrain coupé, accidenté, et qu'elle n'avait pour tout débouché qu'un passage de pont et un défilé !

Aussi, Soliman Pacha n'était-il pas parfaitement tranquille. Dans la soirée, il fit lui-même une ronde sévère dans tout le camp et donna les ordres les plus précis pour les dispositions à prendre, en cas d'une attaque que les Turcs eussent fort bien pu tenter et avec beaucoup de chances de succès. Ils n'avaient pour cela qu'à se prolonger par leur droite en silence à l'entrée de la nuit, arriver sur les hauteurs du Djaourdagh, en débordant leur redoute, et attaquer avec beaucoup d'ensemble au petit point du jour, en refoulant l'armée égyptienne dans les ravins. Cette masse d'hommes et de chevaux agglomérés ainsi et rejetés sur le défilé eût énormément souffert. Aussi le major-général avait-il donné l'ordre aux batteries de la réserve de se tenir prêtes à franchir le pont, à la première alarme, pour occuper les hauteurs, qui dominent Mezar, et engager de là une vive canonnade. Une partie de la nuit se passa en conseil de guerre dans la tente d'Ibrahim. Il fut bien reconnu que la position des Turcs ne pouvait être attaquée avec avantage ni de front ni de flanc, parce que, ainsi que je l'ai dit, ce front était couvert de lunettes armées d'artillerie ; la droite, appuyée à une forte redoute, occupée par un régiment d'infanterie, sur le haut de la colline de Djaourdagh et protégée en outre par une batterie à mi-côte au-dessous de la redoute ; la gauche, appuyée également à une redoute sur un mamelon fortifié et bien défendu par la nature du terrain. Il n'y avait point à hésiter, puisqu'il fallait à tout prix en venir aux mains et le plus tôt possible. On se décida donc à tourner l'armée turque par sa gauche, en la prenant à revers. Ses lunettes, ouvertes à la gauche devenaient alors inutiles, et l'avantage de la position complètement nul. Mais pour cela, il fallait exécuter une longue marche de flanc, en vue de l'ennemi, manœuvre toujours extrêmement difficile et périlleuse. Soliman Pacha arrêta aussitôt toutes les dispositions pour le lendemain.

Le 22 juin, de grand matin, l'armée égyptienne se disposa à lever le camp. Quelques corps d'infanterie passèrent immédiatement le pont et s'établirent en observation sur les collines, qui dominent Mezar. La cavalerie resta en place, formant un rideau

pour dérober autant que possible à l'ennemi, la vue du mouvement qui avait tout l'air d'une retraite précipitée. L'artillerie commença alors à défiler par pièces sur le pont pendant des heures entières, et après avoir franchi le défilé, elle se formait aussitôt en ordre de marche. Lorsque le dernier caisson eut passé, la cavalerie traversa à son tour. 2000 Bédouins s'élançèrent en avant-garde, et la marche commença : *Marche de flanc, la droite en tête, par lignes en colonnes*; la première ligne formait la première colonne, marchant par divisions à distance entière ; à 150 m. à gauche de cette première ligne marchait l'artillerie, qui lui était attachée, 15 batteries marchant en colonne par sections. A 300 m. à peu près sur la droite de la première ligne et à sa hauteur, marchait la deuxième ligne formant la deuxième colonne par bataillons en double-colonne sur le centre, à distance de section et intervalle de déploiement. A 200 m. à la droite de la deuxième colonne, mais non à sa hauteur, venait la 3^{me} ligne, formant la 3^{me} colonne, par bataillons serrés en masse, et ployés en double colonne sur le centre avec intervalle de demi-déploiement entre les bataillons.

La cavalerie formait une quatrième colonne de 6 régiments, marchant en colonne serrée par régiment et à intervalle de déploiement entre les régiments. Cette colonne marchait à 150 ou 200 m. sur le flanc droit de la troisième ligne. Ibrahim Pacha se mit bien-tôt à la tête de cette cavalerie pour arriver au pont de Kersen Kopyr et y précéder l'armée.

Ces minutieux détails de marche sont secs et arides pour d'autres que pour des militaires ; mais comme l'on a déclaré dans le temps cette manœuvre un mensonge, je m'attache à les donner, avec le plus de clarté et de précision possible.

Deux régiments de cavalerie formaient l'arrière-garde. Les bagages sous l'escorte d'un escadron et de 300 Bédouins, marchaient à la droite et en dehors de la cavalerie. Les réserves d'artillerie entre la deuxième et la troisième ligne. (*En marge*: après une heure de marche Ibrahim Pacha se mit à la tête de la cavalerie et arriva le premier au pont.)

On ne prit point d'abord immédiatement la direction du pont d'Horgun, mais l'armée se dirigea pendant quelque temps obliquement, et comme si son intention eût été de joindre la grande route d'Alep à Bir par le pont d'Horgun pour rentrer à Alep sans reprendre la route de Mezar. Cette direction trompa un instant les Turcs et confirma le général ottoman dans le rapport qu'il avait reçu de quelques misérables déserteurs, que l'armée égyptienne était découragée, démoralisée par la misère, au moment de se révolter et de passer en entier à l'ennemi, et que les chefs ne pouvant s'exposer aux chances d'une bataille, voulaient lui

faire reprendre la route d'Alep pour mieux la contenir dans ses murs. Il y avait bien peu de confiance à accorder à de pareils rapports ; il fallait surtout ne connaître aucunement l'influence et la puissante fascination d'Ibrahim sur son armée pour y ajouter foi. Je remarquerai, en passant, qu'on s'est plu singulièrement à exagérer outre mesure la désertion dans l'armée égyptienne, désertion, qui, ainsi que je l'ai dit, était bien plus fréquente encore dans l'armée turque. J'aurai occasion de revenir là-dessus.

Craignant d'être attaqué sur la tête ou sur la queue de ses colonnes en marche, Soliman Pacha avait placé en tête et en queue un régiment d'infanterie, marchant en ligne par bataillons en masse, chaque bataillon ployé en double colonne sur le centre avec intervalle de déploiement entr'eux. (*En marge* : le régiment intercalé à la gauche des lignes ou plutôt à la queue des colonnes, marchait par le 3^e rang, dans chaque bataillon la gauche en tête). Cette précaution était nécessaire pour parer, d'après la nature du terrain, coupé de rideaux et de ravins, à une brusque attaque. Avec des lignes d'une grande profondeur il eût été extrêmement long et périlleux de se former sous le feu de l'ennemi par un *avant* ou un *face* en *arrière en bataille*. Soit que l'attaque eût été faite sur la droite ou sur la gauche des lignes, c'est-à-dire, soit en tête ou en queue des colonnes, ce régiment placé en dehors, formant, pour ainsi dire, une espèce d'avant et d'arrière-garde très rapprochée, mais assez écartée cependant pour ne pas être gêné, déployait aussitôt, en se couvrant de feu à mesure, et protégeait ainsi, concurremment avec l'artillerie et la cavalerie la formation en bataille des autres corps, qui seraient arrivés successivement sur la ligne des feux, en développant aussitôt les leurs. (*En marge* : N. B. Lorsque l'armée égyptienne était au camp de Mézar, les Turcs eussent dû se prolonger par leur droite en silence à l'entrée de la nuit, arriver sur les hauteurs de Mézar du côté de leur redoute sur la montagne du Djaourdagh et attaquer au petit jour avec ensemble et en refoulant les Egyptiens dans les ravins. C'en était fait alors de notre armée ou tout au moins elle perdait son artillerie et ses bagages. — Nézib ! c'était écrit.)

Si l'ennemi se montrait tout à coup et se présentait en force sur le flanc gauche des colonnes, la formation en bataille était extrêmement simple. La première ligne conservant toujours, autant que possible, ses distances, se formait à gauche en bataille. La deuxième exécutait par bataillon un changement de direction à gauche par le flanc droit, chaque bataillon se trouvant ainsi placé vis-à-vis les intervalles de ceux de première ligne.

La marche trop rapide des têtes de colonnes pouvait occasionner des vides et des intervalles dans les lignes. Si alors l'ennemi

se présentait en force sur le flanc gauche, il avait la chance de profiter de ces jours ouverts et de diriger un puissant effort, pour se jeter au travers. Pour éviter ce danger, Soliman Pacha modérait constamment la marche, la dirigeant en personne, faisait faire des haltes très fréquentes pour donner le temps à toutes les parties de lignes de rejoindre et de conserver les distances. Il se complaisait à répéter, que c'était la troisième fois, depuis le système des guerres modernes, qu'une armée nombreuse exécutait une marche de flanc en vue de l'ennemi, pour tourner sa position, et que Frédéric II n'avait été battu à Kollin, dans la guerre de sept ans, que pour avoir négligé de s'assurer par lui-même de la marche de ses colonnes aux lignes, qui avaient laissé des intervalles considérables, où l'ennemi avait pu se précipiter.

On conçoit que l'armée devait ainsi mettre beaucoup de temps pour faire peu de chemin. C'est ce qui explique les dix heures de marche, employées pour franchir la distance de Mézar au pont d'Horgun, et que l'on ne comprenait pas dans le rapport donné par Soliman-Pacha.

A cinq heures du soir, on n'avait encore aperçu aucun mouvement dans le camp des Turcs. L'armée venait de se remettre en marche, après une longue halte des têtes de lignes à la hauteur du mamelon de Cordikala, lorsqu'on vit paraître un corps ottoman sur la gauche, à peu près à deux portées de canon de nos flancs. Aussitôt Soliman détacha 3 bataillons d'infanterie et six escadrons de cavalerie pour se porter au-devant de ce corps en menaçant sa gauche, autant que possible. En même temps, il fit occuper, sur la droite des colonnes, un rideau de petites collines, liées à un mamelon, qui découvrait le pays. Deux batteries d'artillerie occupèrent à l'instant ce mamelon. 8 bataillons d'infanterie en ligne, par bataillons en masse, ployés en double colonne sur le centre, prirent position sur le rideau, attendant les mouvements des Turcs, tout en protégeant la marche des autres corps de l'armée, qui accélérèrent un peu le pas. On reconnut bientôt que l'intention de l'ennemi, n'était point de tenter une attaque sérieuse sur le flanc des colonnes, mais qu'ils se bornaient à une simple reconnaissance pour juger de la force de l'armée égyptienne et de sa direction. Cependant, toutes les règles de la guerre prescrivaient à Hafiz Pacha d'attaquer les Egyptiens dans leur marche en même temps qu'il devait s'occuper sérieusement de la défense du pont de Horgun pour effectuer aussitôt sa retraite sur son camp retranché de Bir-edjik. Deux lieues à peine séparaient l'armée d'Ibrahim Pacha de Kersen-Kopy (pont d'Horgun). Il devait dès lors être évident pour le général turc qu'Ibrahim cherchait à tourner entièrement sa position et qu'il allait né-

cessairement effectuer le passage du pont, puisqu'il n'y avait point d'autre direction possible. Ceux qui ont voulu excuser l'inaction du général ottoman, en disant qu'il ne pouvait s'exposer à combattre, sur un terrain désavantageux et avec une armée inférieure en nombre, un ennemi, qui l'attendait en confiance dans une position forte et bien défendue, ne le justifient nullement, puisque, après le passage du pont, l'armée turque était complètement prise à revers, qu'elle devait dès lors exécuter une contremarche entière, pour faire face aux Egyptiens, en abandonnant ses redoutes devenues désormais inutiles.

Rien ne peut excuser l'incurie du général turc, pour n'avoir pas accumulé tous les moyens possibles de défense au pont de Kersen Kopyr, pendant que son armée se serait retirée sur Bir-edjik, dès qu'il eut deviné l'intention des Egyptiens et vu leur mouvement se prononcer. Les officiers prussiens se réunirent pour faire les instances les plus vives à Hafiz-Pacha. Tous lui conseillaient de se replier sur le champ de Bir-edjik pendant qu'il en était temps encore, que c'était tout risquer et peut-être tout perdre que de confier au hasard d'une bataille le succès de la campagne, succès assuré, si l'on temporisait encore quelque temps. Heureusement pour l'armée égyptienne, rien ne put flétrir l'entêtement d'Hafiz Pacha, parce que son orgueil d'Osmanli se sentait vivement blessé de faire un mouvement rétrograde. « Non, répondit Hafiz Pacha, non, il ne sera pas dit, que le Séraskier Pacha de l'armée d'Asie, à la tête de ses troupes recule devant un Pacha rebelle à son maître. Hafiz perdrat cet honneur, auquel vous tenez tant, vous autres Européens. »

Les officiers prussiens voulurent un instant se retirer pour ne point se compromettre, mais en fidèles militaires, ils se résignèrent à la dure nécessité de leur position, et ne pensèrent plus qu'à user de tous les moyens possibles pour rendre quelques chances favorables à une armée, qui jusqu'alors les avait réunies presque toutes.

On a voulu prétendre aussi que le général turc n'avait pu se décider à l'abandon d'une partie des effets de campement et des provisions de bouche, et que cette misérable considération fut aussi puissante que celle d'amour propre. Mais tout cela tient à la même cause. Ce n'est point la crainte de perdre quelques effets dont la victoire le dédommagerait amplement, mais bien celle de paraître fuir devant Ibrahim en abandonnant son camp, qui causa toutes les hésitations d'Hafiz Pacha et enfin sa résolution d'attendre, depuis si fatale à l'armée ottomane, si heureuse en même temps pour la cause égyptienne.

Le corps turc, qui avait menacé un instant nos flancs, s'était retiré. On lui en avait imposé par les dispositions qu'on avait prises, ou plutôt, sa mission d'exploration était accomplie.

A l'entrée de la nuit, les têtes de colonne avaient atteint Kersen Korpy et se disposaient à le franchir. Un quart d'heure avant la reconnaissance poussée par les Turcs, les Bédouins de l'avant-garde étaient revenus annoncer à l'armée qu'il n'y avait pas un ennemi de ce côté et que le pont était entièrement libre et sans défense. A cette incroyable et joyeuse nouvelle, Ibrahim Pacha éprouva le plus bruyant accès d'hilarité ; il descendit de cheval, à l'entrée du pont, alla s'asseoir sur une pierre, se fit apporter sa pipe, et là, de joyeuses paroles à la bouche, il encourageait les officiers, à mesure que les corps défilaient devant lui, adressait à un grand nombre de burlesques apostrophes, étonnait et animait le soldat par ses accès insolites de tonnants éclats de gaité. En un clin d'œil, sa présence fut signalée depuis la tête, jusqu'à la queue des colonnes.

Soliman Pacha, placé à l'entrée du défilé, dirigeait le passage des différents corps, pour éviter l'encombrement. A 800 ou 900 m. avant d'arriver au pont, le chemin commence à descendre une pente raide, encaissée entre deux collines sablonneuses ou deux falaises d'un terrain presque mouvant et poudreux. Le défilé se rétrécit continuellement jusqu'au pont, et, dans sa moindre largeur, offre à peine un passage à 8 hommes de front.

Le pont, appelé Kersen Kopy, est en pierres, d'une seule arche en plein cintre. La branche du Sadjour, qui coule au-dessous, roule avec rapidité un grand volume d'eau en hiver, mais à cette époque la cavalerie eût pu facilement le traverser à gué si les berges en eussent été moins escarpées. Malgré toutes les mesures prises, malgré tous les efforts possibles, il y eut un encombrement très grand sur le pont et dans le défilé. Une masse immense d'hommes, de chevaux, de canons et de caissons était resserrée, entassée entre les deux falaises, qui y conduisent. La nuit contribuait encore au désordre et au tumulte. A ce moment, si les Turcs aidés par l'obscurité eussent apparu tout-à-coup sur les collines de la rive gauche et fait pleuvoir les obus et boulets sur le pont et dans le défilé, que serait-il advenu de l'armée égyptienne ? Nul ne le sait ; mais il est facile de le concevoir et ceux qui ont fait quelques campagnes avec les Egyptiens se surprennent souvent à croire à de singuliers bonheurs dans la vie d'Ibrahim Pacha.

Pendant de longues heures, l'armée défila successivement sur le pont. Après la cavalerie et l'infanterie vint le tour des réserves d'artillerie. Il était une heure et demie du matin, que le passage continuait encore. A mesure que les lignes arrivaient sur l'autre rive, Soliman Pacha disposait l'ordre de campement. Le terrain, sur lequel on allait asseoir le camp, était très accidenté, très ondulé et dominé à 800 ou 900 m. de distance par des collines, qui

depuis là descendaient en pente douce jusqu'au milieu du camp ottoman.

Soliman Pacha profita aussi avantageusement que possible des légères sommités que lui présentait le terrain, et par une réminiscence, disait-il en riant, des dispositions prises par l'Empereur après le passage du Danube et avant la bataille de Wagram, il disposa ses troupes en éventail, la gauche et la droite appuyées au fleuve, qui formait autour du pont d'Horgan un arc très brusque de 600 m. environ de corde. Toute l'artillerie fut placée sur le rideau et en batterie dans toutes les directions ; la première ligne d'infanterie par bataillons déployés ; la deuxième ligne par bataillons en masse, mais ployés en double colonne sur le centre, chaque bataillon vis-à-vis les intervalles de ceux de première ligne ; la troisième ligne par bataillons en masse, également ployés sur le centre ; toute la cavalerie, les bagages et les réserves d'artillerie derrière cette troisième ligne, et dans la petite plaine, qui s'étend depuis le pied des collines, jusqu'à la berge du ruisseau du Sadjour. La position n'était pas extrêmement avantageuse, puisqu'elle était dominée à peu près partout, que là ainsi qu'à Mezar, l'on n'avait pour toute retraite qu'un défilé sur ses derrières, et l'Euphrate à moins de deux lieues et demie sur la droite.

Toute la journée du 23 juin fut employée à se disposer au grand choc, qui allait avoir lieu. Les soldats mirent leurs armes en état ; on visita les caissons et les pièces d'artillerie. Les troupes eurent de la viande fraîche, les chevaux reçurent la ration entière de fourrages, ce qui n'était pas arrivé depuis un certain temps. La journée fut donnée au repos des hommes et des chevaux et se passa fort tranquillement. Toute distribution faite, il ne restait au camp que 27 000 rations de biscuit. La victoire devenait donc une nécessité indispensable.

Depuis le passage de Kersen Kopyr, l'ennemi comprenant enfin, que sa position était entièrement tournée, et qu'il lui fallait sans retour abandonner ces redoutes, sur lesquelles il avait tant compté jusque là, se décida à faire face aux Egyptiens par un *face en arrière* ou plutôt par une contremarche générale des ailes. Sa gauche, devenue alors sa droite, s'appuya aux redoutes construites sur le mamelon et défendues par les troupes de Heyder et de Backri Pacha. Sa droite, devenue sa gauche, se porta un peu en avant et se prolongea du côté de la route de Bir-edjik, près des bois d'oliviers. On aperçut, dans l'après-midi du 23, les Turcs travailler activement à quelques légers ouvrages de fortification passagère pour mieux couvrir leur front. (*En marge* : N. Les ingénieurs prussiens y firent travailler la même nuit.)

Toute la journée et la soirée se passèrent sans aucun mouve-

ment dans les deux camps. L'armée égyptienne était en pleine sécurité rassurée par sa ligne de vedettes, et l'inaction, dans laquelle le camp ennemi semblait plongé. Mais tout à coup, entre onze heures et demie et minuit, le silence profond, qui régnait sur le camp, fut brusquement interrompu par une très vive canonnade. L'air était parcouru dans toutes les directions de longs jets enflammés produits par la trajectoire des obus, qui commençaient à pleuvoir dans le camp. L'ennemi avait relevé la position des deux seules tentes, que possédait l'armée égyptienne au bivouac, celle d'Ibrahim Pacha, placée près du pont, et celle de Soliman Pacha entre la deuxième et la troisième ligne.

Les obus se succédaient sans interruption, éclatant au milieu des masses d'hommes et de chevaux. Le désordre fut bientôt à son comble. Des troupes de chevaux effrayés se détachaient des piqûets auxquels ils étaient attachés et s'enfuyaient en hennissant. Mais les projectiles tombaient en plus grand nombre autour de la tente de Soliman Pacha, qui avait servi de principal point de direction. Cependant Ibrahim Pacha parcourait tout le camp au galop, rappelant ses troupes à l'ordre et au silence. Soliman Pacha, dès les premiers coups, s'était rapidement porté aux avant-postes et près de l'artillerie. Il fit pointer les pièces à la lueur des éclairs des canons des Turcs, et développer les feux d'artillerie sur toute la ligne. La plus terrible canonnade s'engagea alors de part et d'autre pendant une demi-heure. L'air était constamment éclairé de sil-lons lumineux se croisant dans tous les sens, mais peu à peu, le feu des Turcs se ralentit, puis finit par s'éteindre tout à fait sous la masse énorme de projectiles lancés, un peu au hasard, par les batteries égyptiennes.

Le corps, qui venait de tenter cette brusque attaque, se retira après avoir eu quelques pièces démontées et quelques canonniers tués. Les Egyptiens de leur côté eurent une dizaine de morts, une cinquantaine de blessés et un bon nombre de chevaux enfuis ou hors de service.

Ce fut là tout le fruit, que les Turcs retirèrent de cette audacieuse tentative nocturne, conduite par Ismaël Pacha, avec beaucoup de calme et d'ensemble, et appuyé seulement d'un faible régiment d'infanterie. On ne conçoit pas que les Turcs n'aient pas mieux su profiter de la confusion et du désordre qu'ils réussirent un moment à jeter au milieu du camp égyptien. S'ils eussent lancé à propos quelques régiments d'infanterie et de cavalerie pour appuyer le mouvement, ils parvenaient peut-être à ressaisir les chances favorables, et l'armée d'Ibrahim Pacha eût pu être complètement dispersée. Malgré qu'Hafiz Pacha eût bien compris tout le désavantage de la position des Egyptiens attaqués aussi brusque-

ment, ce n'est qu'après bien des hésitations, qu'il s'était décidé à permettre à Ismaël Pacha de se porter sur leur camp ; mais les forces de ce corps étaient loin d'être suffisantes pour profiter du désordre qu'il aurait pu y jeter. Ainsi toutes les chances favorables que le général turc avait eues dans ses mains, il les avait laissé échapper. Il était maintenant contraint d'accepter la bataille sur le terrain qu'il occupait.

CHAPITRE VII.

Consultation d'un os de mouton. — Augures singuliers. — Le vol des oiseaux. — Nouvelle marche de flanc. — Formation en bataille. — Le mamelon, clé du champ de bataille. — La canonnade. — Caissons sautés ; défection. — 4 régiments égyptiens plient et cèdent le terrain. — Victoire et déroute. (*En marge* : Lundi 24 juin. Bataille de Nezib.)

L'armée égyptienne, remise du désordre momentané, causé par cette brusque attaque, attendit, sous les armes, le reste de la nuit. Puis, aussitôt que le petit point du jour commença à paraître, les colonnes se formèrent dans le même ordre de marche de flanc suivi depuis Mézar, toujours par lignes en colonnes (*en marge* : à quelques légères modifications près) 9 batteries de 1^{re} ligne marchant en colonne par sections, à la hauteur de la 1^{re} ligne et à 150 m. à peu près sur la gauche ; la première ligne en colonne par divisions à distance entière ; la 2^{me} ligne par bataillons en double colonne avec intervalle de déploiement, marchant à distance de section ; la troisième ligne par bataillons serrés en masse ; la cavalerie sur la direction et en tête de la 3^{me} ligne et par régiments en colonne serrée ; mais au moment où la marche commença, 2 régiments, (10^{me} dragons et 6^{me} lanciers) passèrent à la gauche des colonnes, comme arrière-garde. A la droite et à la gauche des lignes, c'est-à-dire, en tête et en queue des colonnes, Soliman Pacha plaça de nouveau un régiment, marchant en dehors et en ligne de bataillons en masse, avec intervalle de déploiement entre ces bataillons. C'était, ainsi que je l'ai dit, pour que ces régiments puissent se déployer aussitôt, dans le cas d'une brusque attaque, et protéger ainsi de leurs feux, pendant un premier moment, la formation des colonnes. Le reste de l'artillerie était ainsi réparti : 10 batteries, formant la 3^{me} ligne, marchaient à 100 m. à droite de la 3^{me} ligne ; 4 batteries en queue, 4 batteries en avant des lignes pour soutenir au besoin la cavalerie.

Toutes ces dispositions bien arrêtées et prises dans le plus grand calme et le plus grand silence, l'armée s'ébranla. Ibrahim le front rayonnant de gaité et de confiance, parcourut au galop et comme en se jouant, toutes les colonnes, mais selon son habi-

tude, et malgré la solennité du moment, la gravité des circonstances, il n'adressa pas un mot d'encouragement aux soldats, ne fit aucune petite allocution, qui pût exciter encore leur ardeur et rappeler à son armée la puissance de son nom, ses exploits passés et la confiance, qu'il avait dans son destin. Pour y suppléer, Soliman Pacha, en passant devant ses lignes, excita chaque corps à bien faire son devoir. Ses petites harangues furent accueillies par des murmures d'approbation et de confiance. Au moment, Ibrahim était effacé. Toute la confiance se portait sur Soliman Pacha, qui était alors vraiment général en chef. Généraux, officiers, simples soldats, tous avaient les yeux sur lui, tant ils avaient foi en ses talents. C'est qu'aussi dans ce moment solennel, toutes les jalousies étaient éteintes et cédaient au talent de l'officier européen.

Je ne puis passer sous silence un singulier fait de superstition et de divination que le hasard se plut à confirmer en tout point. Les Turcs (de même que les Arabes) ont plusieurs manières de consulter le sort ou le destin, [al Nasib] sur l'issue heureuse ou malheureuse d'un événement important pour eux. Un très grand nombre de ces pratiques d'augure dérivent des Romains, telles que le tonnerre éclatant à gauche ou à droite, le vol des oiseaux, leur nombre, etc. Mais quelques autres sont particulières au pays et proviennent sans doute des Tartares, puisqu'on les retrouve sans altération au milieu des peuplades de l'Asie, d'où les Turcs tirent leur origine. Pour connaître quel sera le succès d'une bataille ou d'un combat, les Turcs consultent l'os de l'éclanche du mouton, qu'ils viennent de manger rôti tout entier. De certaines règles bien connues de plus crédules d'entr'eux déterminent le mode de consultation et le résultat, selon que les petites veines ou nervures de l'os sont plus ou moins bleues ou couleur de sang, selon leur direction et leur position pour l'observateur, qui doit tenir ce singulier instrument d'augure entre le pouce et le premier doigt, le porter ainsi à la hauteur de son œil droit, pendant qu'il ferme le gauche. La veille de la bataille de Nézib, il y eut un bien grand nombre d'os ainsi consultés, et, — chose étrange ! — presque généralement le résultat de l'augure fut le même jusque dans de petits détails.

Hams Bey, reconnu unanimement comme le plus savant interprète dans tout le camp, vint avec empressement le soir, en messager heureux faire part des augures à Soliman Pacha, qui le reçut, le sourire sur les lèvres, mais feignit d'accueillir de confiance cette singulière prédiction, pour ne point scandaliser les officiers turcs, qui assuraient déjà le gain de la bataille avec la plus complète certitude. Hams Bey expliqua tout au Major-Général sur l'os de mouton. « Vous voyez, lui-dit-il, partout nous gagnons ; seulement notre droite est extrêmement menacée et souffrira

beaucoup. La nervure est très rouge et traversée par une ligne bleue divisée en filets. C'est-à-dire, que cette partie de notre armée pliera, sera même au moment d'être battue et mise en fuite ; mais c'est alors le signe que la victoire va se déclarer pour nous. Voici encore 5 points noirs, heureux messagers, qui annoncent un vol favorable de 5 oiseaux heureux, qui viendront demain nous montrer la route, nous servir de guide et de signal, au moment où il faudra commencer le combat. »

Toutes les consultations des « Adem » eurent à très peu de chose près le même résultat. Cette prédiction se répandit avec la rapidité de l'incendie dans l'armée entière et anima encore davantage le soldat, en lui assurant la victoire et avec elle le pillage, sa grande espérance.

J'ai rapporté au long cette superstitieuse divination, parce que j'ai vu le hasard la confirmer en tout point, de la manière la plus étrange et la plus extraordinaire, et qu'elle pourra donner une idée de la crédulité des officiers turcs, même haut placés. (*En marge* : Le récit de cet augure exactement vrai semblera peut-être tout au moins une naïveté, mais, quoiqu'il en soit, en Orient, pays des superstitions, de la foi au destin et du fanatisme, l'Européen même, qui y a vécu longtemps, se sent parfois entraîné à de singulières confiances dans le Hasard et peut-être aussi dans la destinée).

L'armée se formait en bataille et le canon des Turcs commençait déjà à gronder, lorsque Soliman Pacha venant à passer devant Hams Bey, lui dit en riant : « Hams Bey, j'ai oublié d'attendre tes 5 messagers de bonheur, mais je vais les faire prévenir de suite pour ton contentement ». « Ah ! Excellence, répondit le Turc, nous n'aurions pas pu nous former en bataille, sans que les messagers d'augure fussent présents : puis, se retournant vivement du côté de l'orient : « Eh ! les voilà, comme je vous le disais, s'écria-t-il en indiquant de la pointe de son sabre 5 corbeaux volant très haut, et qui se dirigeaient vers le camp turc. Toute l'armée jeta aussitôt les yeux sur les corbeaux, et par l'effet de ce singulier hasard, la victoire fut assurée pour chacun.

Au premier moment de la marche, les colonnes ne se dirigèrent point parallèlement à la position de l'armée turque ; on eut dit au contraire, qu'elles allaient marcher vers l'Euphrate, en laissant même à leur gauche la route qui conduit à Bir-edjik. La première idée des chefs était que les Turcs pivotaient sur une de leurs ailes ou qu'ils viendraient peut-être à quelque distance de leur camp accepter la bataille en rase campagne. Les deux armées n'étaient plus qu'à 2000 m. l'une de l'autre, lorsqu'on vit toutes les lignes de l'ennemi déjà formées et immobiles. Alors les colonnes égyptiennes se rapprochèrent par un demi-à gauche, exécuté

simultanément dans toutes les têtes de colonne. L'armée se prolonge ainsi pendant quelques centaines de pas.

Les Turcs restent toujours immobiles. Soliman Pacha se porte de nouveau à la tête des lignes, fait exécuter encore un demi-à gauche, en continuant la marche. C'est alors pour rejeter la queue des colonnes en arrière et prendre un ordre oblique en refusant la gauche et le centre pour n'engager que l'aile droite. — Bientôt il s'aperçoit que la gauche des Turcs, qui arrive au bois d'oliviers, est en l'air et nullement soutenue, malgré deux petits mamelons, qui étaient à peu de distance en avant, et auxquels il semblait naturel de l'appuyer. Aussitôt l'armée marche perpendiculairement à ces mamelons, pour les occuper. Ils vont devenir ainsi la clé du champ de bataille. Une batterie d'artillerie de gros calibre s'y dirige au grand trot, et s'établit sur le plus élevé, d'où elle peut battre la position des Turcs et prendre leurs lignes d'écharpe. 4 régiments de cavalerie, soutenus par 2 régiments d'infanterie, se portent rapidement derrière le second mamelon, et s'y trouvent masqués et couverts en partie ; ils restent formés par régiment en colonne serrée en masse. Les Turcs s'aperçoivent alors de la faute qu'ils ont commise de ne point occuper le mamelon, couvert maintenant d'artillerie égyptienne. Ils commencent à ouvrir leur feu dans cette direction et lancent quelques boulets qui font des ravages dans les rangs des Egyptiens. Aussitôt les Bédouins, qui avaient formé jusque là un rideau sur notre flanc gauche et s'amusaient à tirailleur avec les Bachis Bozukhs turcs jusque dans les bois d'oliviers, s'échappent comme une nuée d'oiseaux effrayés et démasquent les colonnes. La tête des lignes est presque arrivée jusqu'au pied du mamelon, et Soliman Pacha commande partout de prendre l'ordre de bataille. Ce mouvement est exécuté sur le champ avec un ensemble et une promptitude remarquables¹ [On eût dit une belle manœuvre sur un champ d'exercices.] L'artillerie de première ligne se forme en bataille en batteries. La première ligne ne fait qu'un à gauche en bataille. La 2^{me} et 3^{me} ligne exécutent dans chaque bataillon serré en masse un changement de direction à gauche par le flanc droit, pour s'établir face au front, les bataillons de 2^{me} ligne, vis-à-vis des intervalles des bataillons de première ligne déployés.

Toute la cavalerie fait des changements de direction à gauche par régiment, et l'armée est alors rangée en bataille dans l'ordre oblique, refusant la gauche et le centre, renforcée sur l'aile droite de 4 régiments de cavalerie, d'un régiment d'infanterie de la garde et du 14^{me} de ligne.

(A suivre)